

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE

---

## I

*Suite.*

Ces sybarites, après avoir vainement demandé le bonheur à l'égoïsme et à la volupté, cherchaient enfin dans une mort volontaire le repos au sein du néant ou une rénovation d'existence, sans frémir de l'énormité de leurs fautes, ni se douter qu'il leur faudrait paraître devant un Juge qui ne pardonne qu'à l'innocence et au repentir. Tant et si pleinement avaient-ils réussi à étouffer en eux le cri accusateur de la conscience et du remords ! L'abîme s'entr'ouvrait sous leurs pas, et consommant leur perte, ils couraient s'y jeter en aveugles dans l'espoir d'y trouver un asile qui les défendrait des misères qu'ils fuyaient. Tant qu'ils avaient vécu, ils ressemblaient dans leur désolante abjection à ces damnés du Dante qui participent encore à la vie physique et agissent à l'instar des autres hommes, mais dont l'âme est déjà en proie aux châtimens divins qui atteignent même sur la terre les violateurs obstinés des lois du ciel. Mais en se tuant, au lieu de se soustraire à ces peines intérieures qui tourmentent le méchant comme un coupable sous la main implacable de la justice, ils ne faisaient que combler la mesure de leurs forfaits et se livrer sans ressource aux horreurs d'un supplice éternel. Tel est le sort dont ils se constituaient volontairement les victimes dans l'ignorance où ils étaient des réalités à la fois consolantes et terribles qui surgissent à la limite des deux mondes. Ils auraient été plus criminels s'ils eussent été plus éclairés, s'ils eussent été à même de connaître aussi bien que

les modernes incroyants les principes d'une religion fondée pour consoler toutes les douleurs, soulager tous les besoins, alléger le poids de toutes les infortunes, et réparer toutes les ruines qui s'accumulent dans une âme en voie de se perdre.

Mais toutes les notions se confondaient dans un sensualisme effréné. Le sens moral s'était éteint avec le sentiment religieux. On obéissait passivement, par instinct et par habitude, à la loi commune de la prévarication et du mal. On ne savait plus résister aux sollicitations de la matière de même qu'aux égarements de l'esprit. L'être humain tout entier était perverti. La nature était viciée dans sa source, et ne pouvait plus être restaurée dans les individus que par un nouveau miracle de la puissance créatrice. On était avide de jouissances sensuelles parce qu'on ne voyait plus rien au-delà. Ceux qui essayaient de lutter par un enseignement un peu élevé ou des mœurs moins perverses contre la marée montante de la démoralisation générale, se décourageaient bientôt de cette croisade inutile, et finissaient souvent par céder au torrent qui emportait dans son cours le flot des générations successives sans rien laisser debout des forces sociales. L'indifférence avait amoûli les âmes les mieux faites pour s'attacher au culte du vrai et du beau. Quelques-unes, sous l'empire d'une forte exaltation qui les soulevait momentanément au-dessus de la sphère des actions ordinaires, offrirent de beaux traits d'héroïsme ou de grandeur d'âme, et empêchèrent ainsi l'homme de douter absolument de la vertu. Mais cet enthousiasme tombé, elles redevenaient faibles et sans énergie généreuse pour le bien.

Aussi serait-ce une profanation de les placer sur la même ligne que tant de martyrs, de saints et de confesseurs de la foi qui fournirent l'exemple continuel de tous les sacrifices, de tous les dévouements, d'une abnégation sublime, sans rechercher l'admiration de personne, et qui, s'ils ne purent entraîner tous les païens dans le mouvement de réforme commencé par l'immolation du Calvaire, surent du moins forcer leur estime ! Que sont les grands hommes de l'antiquité, comparés à cette pléiade de héros qui n'agissaient point pour la gloire, mais en vue de remplir leur destinée ? Des uns aux autres, quelle incommensurable distance !

Socrate devant l'Aréopage reniait la meilleure partie de sa doctrine pour se concilier la faveur de ses juges. Scipion renonçait à sa patrie après l'avoir dotée de conquêtes, parce qu'elle ne l'entourait pas à son gré d'assez de privilèges et d'honneurs. Caton se suicidait pour ne pas avoir à subir les humiliations de la défaite et n'être pas témoin du triomphe de César. Brutus se perçait de son épée en blasphémant la vertu qui ne lui avait pas apporté

la victoire. Sénèque, pour conserver les bonnes grâces de Néron, écrivait en tremblant l'apologie d'un parricide :

“ L'intérêt est le Dieu qui les gouverne tous.”

Une alliance systématique, raisonnée, s'était partout formée au sein des classes supérieures pour soutenir cet édifice chancelant du paganisme à l'ombre duquel s'abritaient tous les vices. Elles présentaient qu'en tombant, il amènerait avec lui dans sa chute les institutions de servitude qu'elles avaient intérêt à conserver pour maintenir leur situation dans la société et leurs prérogatives exorbitantes, qui tenaient le peuple à la merci d'une caste composée de quelques milliers de privilégiés. Elles tinrent bon devant le Christ, elles fermèrent les yeux à l'évidence ; leur aveuglement intéressé fut quelque chose de prodigieux ; et il fallut une longue succession de miracles pour triompher de cette conjuration universelle qui s'était promis d'étouffer le Christianisme au berceau.

Loin de songer à refaire l'œuvre immorale du passé, on cherchait plutôt à l'éterniser, les hommes par un despotisme plus machiavélique, les femmes par une abjection plus profonde. Celles-ci, dégradées, détournées de leur mission religieuse et morale, soumises à la domination sans contrôle d'un maître dont la volonté était l'unique loi, ne contribuaient pas peu à accroître l'état de malaise et d'opprobre qui se généralisait chaque jour davantage. Il n'y avait dans le milieu social d'autre travail que celui d'une immense décomposition ; et en évoquant tous les âges historiques, on trouvera que jamais l'humanité n'a été plus incapable de christianisme, plus contraire à ses idées et à ses tendances, plus ennemie de ses préceptes de liberté, de perfectionnement et de progrès qu'à l'époque où le Christianisme est entré en conquérant au centre de l'empire des faux dieux : preuve qu'en lui agit une force toute divine.

Depuis longtemps, l'écho de la tradition ne répétait plus les célestes oracles qui avaient révélé la vérité et la justice aux mortels. Sans une lumière surnaturelle, sans une seconde révélation plus complète et plus éclatante que la première, il n'était plus possible de se guider dans les chemins de la vie ou de débrouiller le chaos des opinions humaines. Le monde avait besoin que la voix de Dieu se fit entendre derechef pour éclaircir les épaisses ténèbres que trente siècles d'erreurs avaient propagées dans les âmes, pour justifier ce sentiment religieux qui ne s'éteint jamais au cœur de l'homme, et achever par là en quelque sorte la création morale de l'univers.

On se croyait sous la loi d'une décadence inexorable, et il n'y avait aucune espérance raisonnable de changement dans les principes et les mœurs avec les doctrines dominantes, qui tendaient plutôt à accélérer le mouvement rétrograde qui précipitait tout en arrière. On n'espérait ni rajeunissement ni aurore, mais on apercevait le déclin sans travailler à en écarter l'approche, et on attendait la décrépitude qu'une foule de présages annonçait.

Mélange étonnant de servilisme et d'orgueil, de volupté et d'égoïsme, de tyrannie et de licence, de violences, de meurtres et d'orgies, la civilisation païenne est le grand scandale de l'histoire. Elle a tout profané, n'a pas connu le respect, et s'est joué indignement de la vie, de la conscience et de la dignité humaines. Puissante seulement pour détruire, corrompre ou opprimer, ses œuvres sont une série d'attentats contre Dieu, contre la nature et la société. Ses progrès hâtent la décadence de toutes choses. Par ses sophistes, elle n'éclaire les esprits que pour les perdre, en les éloignant de plus en plus des enseignements traditionnels qui apprenaient, avec la science du vrai et du juste, celle de la vertu qui n'était plus qu'un vain nom sous son règne, où les mauvaises passions étaient souveraines. Elle écrase des multitudes sous son char triomphal, et ne subsiste dans son éclat qu'à condition de sacrifier une moitié de l'humanité à la cupidité et aux plaisirs de l'autre. A sa base, sous ses pieds est l'esclave, qui supporte agenouillé dans la poussière tout le poids du fardeau social, comme ces cariatides portant sur leur tête une charge qui semble trop lourde pour leurs forces, et qui plient et se tordent sous le faix. Dans l'ordre assez étendu qu'elle parcourt, elle promène l'impiété, l'athéisme, la terreur, l'oppression, le désespoir, la misère, l'anarchie. De leur vivant, ses Césars se font dieux ; ses sages se suicident ; ses prêtres se dépravent ; et ses femmes se prostituent. Son dernier mot est le matérialisme grossier d'Epicure, et le fatalisme implacable de Zénon. Son dernier acte public est un arrêt de mort contre les disciples de Jésus. Son dernier effort pour se survivre en quelque sorte à elle-même et perpétuer son esprit, sinon ses modes particuliers, est l'entreprise sacrilège de Julien l'Apostat contre la Religion chrétienne qui venait de s'affirmer en pleine lumière pour le bien de tous sous le protectorat de Constantin.

Elle se disloque ensuite sous l'effet de la transformation intellectuelle et morale qui s'opère graduellement dans l'Empire. Elle se décompose et se dissout concurremment avec le panthéisme idolâtrique qui va s'ensevelir dans les ruines qu'il a faites. Sa puissance est détruite, son prestige évanoui, son venin neutralisé par l'action purifiante de l'Eglise. L'influence délétère qu'en d'autres conditions

elle aurait exercée sur les Barbares, se réduit à peu de chose, et elle achève de périr par la constitution des nations modernes qui se civilisent à la voix de l'Eglise en s'inspirant des maximes de l'Evangile qu'elles incorporent à leur législation, à leurs mœurs, à leurs relations réciproques pour former sous les auspices du Christianisme, dans l'unité de la foi, cette agglomération puissante et féconde des Etats Européens qu'on appelle encore la Chrétienté.

Or cette civilisation antique, basée sur le naturalisme et se traînant dans la boue de l'abjection pour étouffer l'homme en ses replis impurs, est par excellence l'œuvre satanique, fertile en fruits de luxure, en éléments de haine, de révolte et d'asservissement. Son développement coïncide avec la période la plus odieuse de l'histoire, et cette coïncidence est loin d'être un simple effet du hasard. Du reste, elle ne s'est pas développée seulement au sein de l'empire romain, elle avait auparavant fleuri en Orient, parmi les races voluptueuses de l'Asie, et y avait produit des résultats aussi mauvais, sinon pires que ceux constatés dans la zone méridionale de l'Europe.

Telle qu'elle se présente avec ses faux sages, et son cortège d'erreurs et de maux, elle correspond dans l'ordre des faits au philosophisme dont les doctrines, partageant la même origine, constitueraient de même un état de barbarie policée si elles étaient appliquées avec toutes les conséquences qu'elles comportent et sans aucun mélange de christianisme. Elle fut en effet pour le monde ancien ce qu'est pour le monde moderne cette civilisation philosophique, qui aspire à usurper la place de la civilisation chrétienne pour paganiser la société de nouveau. Mêmes tendances chez l'une comme chez l'autre ; même mépris de Dieu, même horreur pour ce qui est effort et sacrifice, même répulsion pour le bien, même amour pour le mal. Leur but est identique, et elles ne diffèrent que dans leurs moyens d'action.

Tandis que la première se servait de l'idolâtrie, sorte de sensualisme religieux, pour corrompre et abrutir par les jouissances physiques, la seconde est ouvertement sensualiste et athée.

Celle-ci ayant abdiqué toute croyance et répudié le Christianisme dont elle connaît pourtant la vertu vivifiante, est plus perverse, en conséquence de cette axiôme : *corruptio optimi pessima*. Celle-là est plus désordonnée dans son expansion, moins coordonnée dans sa marche, plus fantaisiste et plus volontaire parce qu'elle agit moins systématiquement, n'étant pas dominée au même degré par la haine du bon et du vrai.

L'une ne laisse pas que d'admirer la vertu, les actions nobles et généreuses, quand elle les rencontre accidentellement sur sa route ;

si elle n'est pas capable d'abnégation, de dévouement, et si elle manque d'énergie morale, elle apprécie cependant ces fortes qualités et ne leur ménage pas son estime. L'autre, moins naïve ou plutôt corrompue davantage, n'a de respect pour rien de ce qui élève et ennoblit ; elle tourne en ridicule les mouvements vertueux de l'âme, traite de chimères les sentiments désintéressés qui poussent au renoncement de soi-même, pour réserver au vice ses admirations ; elle le revêt d'un attrait séducteur, et lui prête un vernis d'élégance.

La civilisation sortie du paganisme ignore surtout, et pèche autant par manque de lumières que par méchanceté naturelle. La civilisation née de l'indépendance de la raison humaine, hait de toutes les puissances de son être, et fait le mal par principe, par antipathie du bien, par aversion calculée pour l'Être Suprême dont elle veut défigurer l'ouvrage dans le monde des esprits.

Mais elle a beau nier son existence et méconnaître sa nature, Dieu s'impose à ses regards ; il lui fait sentir son pouvoir toujours présent et agissant par l'intermédiaire de l'Eglise : et voilà pourquoi elle déteste si fort tout ce qui tient à l'ordre surnaturel, tout ce qui contredit ses négations par une affirmation quelconque du divin dans l'humanité.

D'ailleurs, elle aussi adore la matière ; elle s'y absorbe comme dans l'élément exclusif des progrès et du bonheur de l'homme.

Disons pour conclure que cette perversité réfléchie, qui est la marque caractéristique de la barbare civilisation qu'on doit au rationalisme contemporain, la met au-dessous de la civilisation pourtant si dégradante qui se pavait au soleil lors de l'apparition du Christianisme sur le théâtre de l'histoire.

Nous avons opposé l'une à l'autre la conduite du malheureux qui, soit par indifférence ou par impiété, s'abandonne à la vie des sens pour se renfermer dans le cercle des choses matérielles, et celle de l'homme de bien qui soumet ses facultés aux lois de la Religion pour conserver l'harmonie entre les diverses parties de son être. Pendant que le voluptueux, en retour de courts moments de plaisirs, se voit devenir la proie de toute espèce d'afflictions morales ou physiques, l'observateur des préceptes chrétiens vit dans une atmosphère de calme et de sérénité que rien ne saurait profondément altérer. Le flot des passions orageuses ne monte pas jusqu'à son cœur ; les tempêtes qu'elles soulèvent viennent expirer à ses pieds. Il s'observe toujours, et évite ainsi aisément les chutes qui meurtrissent et dégradent. L'expérience amèrement acquise par les autres, le préserve des mêmes égarements dont les suites sont quelquefois si funestes. Il sait que l'on a beau se dis-

simuler la grandeur du danger, ou compter, pour le vaincre, sur les promesses d'une constitution robuste, les excès portent fatalement leur châtement avec eux, et ce châtement est proportionné à la gravité de l'abus.

Les annales de la médecine en font foi. Plutarque, frappé de la même idée, l'exprimait par cette image saisissante : "Chaque genre particulier de vice porte en soi l'instrument de son propre supplice ; c'est ainsi que chaque malfaiteur porte lui-même sa croix, quand il marche à la mort qu'il a méritée." De même que le siège des opérations intellectuelles, le cerveau, ne peut supporter qu'une certaine contention d'esprit, qu'il s'épuise et se consume à la suite d'un travail excessif, ainsi en est-il de l'organisme tout entier : il ne saurait souffrir qu'une certaine mesure de jouissances animales au-delà de laquelle il tombe dans la décrépitude, symptôme d'une prompte et inévitable destruction.

Quand le plus vil des peuples, le peuple-roi du temps des Césars, eut enseveli dans ses saturnales les quelques vertus qui avaient porté Rome à l'empire, tant de désastres et d'afflictions fondirent sur lui de toutes parts que le monde romain se crut l'objet spécial de la malédiction céleste. Outre la famine, les dissensions intestines, les guerres civiles et les incursions ruineuses des Barbares, effets directs de la justice divine, les maladies, expiations tardives, s'élevèrent à la hauteur des désordres. St. Augustin en parle avec une sorte d'effroi. Sénèque en a esquissé un tableau qui ne semble si surchargé et si repoussant que parce qu'il est trop véridique, et il faut le lire pour juger de ce que sont capables de produire les passions, détournées de la fin ou dépassant les bornes que leur fixe la nature. Déjà par ces simples aperçus, on peut voir combien il était temps que le Christianisme s'emparât de l'univers pour l'empêcher d'être sans retour la proie du matérialisme et la victime de sa lubricité.

La corruption arrivée à cette extrême limite et gangrenant toutes les forces vives du corps social, était devenue un fléau qui exerçait plus de ravages que la guerre. Elle n'aurait fait que redoubler d'intensité si le principe chrétien n'eût pas prévalu, et les Barbares au lieu d'être les instruments de la régénération universelle, auraient continué les traditions sensualistes de la civilisation païenne en adoptant les mœurs des vaincus.

Et pourtant, ce fut au milieu de cette immense publicité du scandale, alors que ce qu'il y a de plus révoltant dans les instincts mauvais de l'homme se manifestait librement pour n'inspirer nulle horreur ; quand la morale était sans principe ni sanction supérieure, la législation sans force, la religion sans influence sur les

âmes ; ce fut à cette phase d'abaissement et de décadence qu'apparut le Christianisme et que s'organisa la plus grande révolution morale dont il soit question dans les fastes de l'histoire.

Entre ces deux faits généraux d'une perversité inouïe et d'une perfection sans exemple, qui se développent aux mêmes points de l'espace et du temps, il existe une disproportion si énorme, un contraste si complet, l'un est si peu la conséquence de l'autre, et le résultat définitif est si contraire au cours naturel des événements et des choses, qu'il serait insensé de ne point percevoir dans ce phénomène unique sur la terre quelque chose de surnaturel et de divin.

On s'étonne de l'épouvantable barbarie des empereurs romains, et nous avons cherché la cause de ce phénomène vraiment étrange au milieu d'une société policée. Nous la trouvons dans le fait qu'ils se livrèrent de bonne heure à tous les emportements de la chair ; ils ne parurent des monstres de cruauté que parce qu'ils étaient avant tout des monstres de luxure, élevés dès l'enfance dans les bras des courtisanes, ayant sans cesse sous les yeux le spectacle de la bassesse des autres et de leur propre infamie. " O hommes nés pour la servitude ! " s'écriait Tibère, le plus perfide et le plus dépravé des Césars. Et Caligula, estimant indigne de vivre ce peuple de sybarites qui se couchait servilement à ses pieds, préférait à haute voix le vœu stupide qu'il n'eût qu'une tête pour la trancher d'un seul coup.

Leurs instincts sanguinaires s'accrurent en proportion de la perversion de leur âme. Ce profond abaissement des facultés mentales et physiques auquel ils ne peuvent échapper, cette fièvre délirante de jouissances, joints à la satiété insupportable qu'éprouvent les êtres blasés par un long abus de toutes choses : tout cela les irrite, les sature de dégoût, les gonfle d'amertume et de fiel, leur met du feu dans les veines. Ayant épuisé toutes les sensations que peuvent donner les choses réelles dans la combinaison presque infinie de leurs rapports, ils aspirent à essayer de même des choses impossibles. Pour se fuir eux-mêmes et échapper à l'ennui de leur destinée, ils s'élancent sur l'inconnu, le *monstrum*, l'inouï. Ils ont besoin d'émotions violentes pour surexciter leurs forces qui s'affaissent, pour se réconcilier avec leur irrémédiable misère qui les abrutit, et oublier ces peines, ces tourments intérieurs qui torturent le méchant comme un criminel sous la main du bourreau.

Sans les impudicités du théâtre et les boucheries du cirque, ils ne peuvent vivre ni se supporter eux-mêmes ; et plus il y aura de meurtres, d'orgies, plus il y aura d'incestes et d'adultères, et plus ils applaudiront les infâmes qui font les frais de ces divertissements

où la vie se mêle à la mort, où des hommes s'égorgent, où des femmes se prostituent, et où la nature humaine devient un monstre dans la nature ! Voilà ce que sont les Césars, ce que sont les Romains de l'empire : les uns et les autres étaient faits pour respirer cet air abrutissant de volupté et de servitude qui enveloppait l'univers païen. Dans leurs furieux accès de démence, tous ils souhaiteraient que l'humanité n'eût qu'un cœur pour le souiller d'abord et le jeter ensuite pantelant aux bêtes qui rugissent dans l'arène. Cette sorte d'hydrophobie, cette rage délirante, résultat d'abominables excès, explique l'étrange conduite de presque tous les Césars, conduite qui, autrement, ne saurait se comprendre. Leurs violences et leurs turpitudes arrêtent et glacent le sourire que leurs folies amènent sur les lèvres ; et en présence de ces êtres dégradés, les sourcils peints, les bras, les pieds, la poitrine ornés de bracelets, de diamants, parés de toute la magnificence du luxe oriental, on ne sait de quoi s'étonner davantage ou de leur audace, ou de la lâcheté de tant de peuples qui se soumettent à leur merci, et qui élèvent sur un trône cette opprobre, digne de l'égoût ou d'un échafaud.

Sévère força les sénateurs à admettre Commode au rang des dieux : " Il leur convient bien d'être difficiles, disait-il à ses courtisans, valent-ils mieux que ce tyran ! " " Tuez, commandait Gallien, quiconque s'est permis une parole, une pensée contre moi. " Et l'ignoble Vitellius, parcourant le champ de bataille où, en son absence, ses soldats lui avaient conquis l'empire, laissait échapper ce mot qui respire, dans sa hideur, tout le génie de Rome : " Le cadavre d'un ennemi sent toujours bon. " Rome aima Néron ; car avec lui, elle ne manquait ni de combats de gladiateurs, ni de prostitutions publiques ; il prodiguait l'or et les fêtes pour amuser et corrompre la foule ; lorsqu'il ne fut plus, il eut des partisans zélés pour honorer sa mémoire. Titus, si vanté, se délectait dans les combats sanglants de l'amphithéâtre.

Les empereurs, ayant à gouverner des multitudes indisciplinées, ne régnèrent que par la terreur ; le polythéisme n'était pas un frein, mais une invitation à tous les dérèglements : et moins la religion est réprimante, plus l'autorité politique doit réprimer.

Les successeurs d'Octave-Auguste, sentant s'en aller en lambeaux la pourpre qui couvrait leurs épaules trop viles pour porter avec dignité ce fardeau de géant, songèrent à se faire dieux de leur vivant ; et les Romains, esclaves, depuis qu'ils s'étaient enrichis de tant de dépouilles, acclamèrent le despote le pied sur leur cou et la tête dans l'Olympe. Ils firent trôner au Capitole au-dessus même de Jupiter, le simulacre du tyran, à condition qu'on ne les

fit pas travailler, et qu'on leur donnât sans compter des spectacles et du pain. *Panem et circenses!* tel est le cri de fauves qu'on retrouve continuellement sur les lèvres des descendants de ces fiers républicains qui marchaient mal nourris, mal vêtus, à la conquête de l'univers. Les Césars trouvaient bon de passer pour dieux dans l'esprit public afin de contenir leurs sujets dans la servitude; la plupart cependant ne purent échapper aux gémonies, récompense ordinaire des puissants qui oppriment et avilissent les malheureux exposés sans défense à leur merci. Malgré tout, l'idolâtrie de César fut poussée à un tel délire, que déjà même du temps de Tibère, ce monstre se crut obligé de mettre un terme aux apothéoses dont il était comblé et accablé de tous côtés. Il refusa la dédicace de plusieurs temples, et limita le nombre de ses statues. Des Juifs serviles, entr'autres l'historien et philosophe Josèphe, prétendirent que Vespasien était le Messie promis à la terre. Cette singulière émulation de servilisme est un des traits caractéristiques de la Rome impériale.

Les Romains brisaient leur idole quand ils étaient las d'adorer; après quoi, ils s'en donnaient une autre, incapables, tels qu'ils étaient, de liberté à cause de l'extrême licence de leurs mœurs. Tous leurs coups portèrent sur les tyrans, aucun sur la tyrannie qui surgissait plus sanglante et plus terrible à chaque immolation nouvelle. Le mode de succession à l'empire n'étant pas fixé, maintes fois ils auraient pu rétablir la république en l'absence de César, qui réunissait en lui tous les pouvoirs religieux et civils: mais rarement ils en eurent l'idée, et jamais le courage. Il fallait des despotes pour dominer cette plèbe avilie: pour la régénérer, il fallait les Barbares.

Vent-on savoir comment alors on élevait l'enfance? Nous citerons Quintilien, parlant d'une manière générale de l'éducation romaine: " Cette molle éducation, dit-il, énerve les ressorts du corps et de l'âme. Nos repas ne résonnent que de chansons obscènes. La bouche n'ose dire ce que les yeux y contemplent. Tout cela devient habitude, devient nature, et le malheureux enfant s'imbibe de nos vices avant de savoir même que ce sont des vices." " Hideuses turpitudes que je ne puis comprendre, exclame Juste-Lipse commentant un intraduisible passage de Sénèque sur le même sujet, Dieu me garde de porter la lumière dans ces ténèbres digne du Styx!"

L'enfance! on la dressait à la fourberie et au vol à Sparte, à la prostitution dans Rome et dans toute l'étendue de la Grèce. Tertullien s'écriait en face de ce monde, traîné par Tacite aux gémo-

nies de l'histoire : " Quel est celui d'entre vous, austères magistrats, qui n'ait pas donné la mort à son propre enfant ? "

La jeunesse est une sève vivifiante qui fait circuler un fleuve d'amour et de vie dans les veines ; c'est un rayon détaché du soleil qui fait briller et s'épanouir comme une fleur, la grâce et la beauté sur la figure de la jeune fille, l'intelligence sur le front pensif du jeune homme ; elle est ardente et sensible, mais généreuse et dévouée ; elle tombe plus facilement peut-être dans l'excès, mais aussi elle se relève plus vite et avec moins de regret ; elle est la force la plus vive d'une nation et l'espoir rayonnant de l'avenir. La corrompre est le plus grave attentat contre la société et la nature, puisqu'en elle repose tout entier le sort de la race humaine ; l'asservir est une honte, une insigne lâcheté ; que serait-ce de la prostituer au même titre qu'une vulgaire courtisane ? Or, la jeunesse surtout était dégradée dans les sociétés antiques : d'ordinaire, elle ne parvenait à l'âge viril que par le chemin du déshonneur. La loi Scantinia pensait sans doute être sévère en n'exceptant des lieux infâmes que les garçons de condition ; quant aux filles, il était reconnu qu'il n'y avait de vierges parmi elles que les vestales : celles-ci n'étaient qu'au nombre de sept ; dès leur septième année on les soustrayait aux horreurs du foyer domestique pour les renfermer dans le sanctuaire de Vesta pendant l'espace de trente ans, et après l'expiration de ce terme, elles étaient libres d'en sortir et de se choisir un époux. Néanmoins, malgré ce célibat limité, malgré les honneurs et les privilèges extraordinaires dont elles étaient comblées, des historiens attestent qu'on ne pouvait les remplacer qu'avec peine.

L'inhumanité et la débauche : voilà le double sceau qu'on voit buriné en stigmates indélébiles sur toutes les faces de la civilisation païenne qui fut le naturalisme appliqué sans ménagement ni mesure.

F. X. DEMERS.

(à continuer)

## DE LA MUSIQUE RELIGIEUSE

---

La question de la Musique Religieuse, déjà soulevée dans le *Nouveau-Monde* par une personne autorisée, est une question propre à effrayer les esprits stagnants, parce qu'elle est pour ainsi dire révolutionnaire, et qu'il est bien peu de monde ami d'une révolution, cette dernière même serait-elle bonne.

Par les jours que nous traversons, nous avons comme actualité—que l'on nous pardonne le parallèle—une seconde édition probablement revue et augmentée de la question d'Orient. Question d'Orient à Constantinople, et question de musique d'Eglise dans notre pays : qui croirait l'une et l'autre pareillement éloignée du caractère religieux ? Le Turc emprunte sa religion à Mahomet, et nos chants ecclésiastiques ressemblent le plus souvent au genre opéra-comique. Le coup est peut-être dur à donner, la dénonciation triste à faire, mais rien ne peut effacer la pénible réalité de l'insuffisance de notre musique religieuse.

A une telle sortie, nous voyons d'ici les bonnes âmes ne pouvoir se remettre d'une surprise d'ailleurs bien justifiable pour elles, se récrier, et essayer, peut-être, de défendre leur foi qu'elles croient attaquée par des jaloux, des malveillants, voire même des *puritains*. Teutefois que l'on se rassure, car après une exposition aussi consciencieuse que possible du sujet de cet article, nous espérons ramener dans la bonne voie les personnes portées à l'amour de la justice et de la vérité.

*Rien de nouveau sous le soleil*, et le dicton est vrai, parce qu'une réforme opérée dans notre liturgie musicale—s'il nous est possible d'avoir cette espérance—ne serait certes pas une nouveauté périlleuse ou inutile. Nous réclamons donc la bienveillance de nos lecteurs en abordant le sujet de cette étude.

L'art religieux a son principe dans le catholicisme, et comme ce dernier il est immuable et exclusif ; s'il s'en dégage, il devient

sujet à des transformations diverses et marche le plus souvent à la décadence. Tout le monde sait, que comme les autres sciences de l'antiquité, la musique des Grecs nous a été conservée avec une grande partie de ses modes par la vigilante activité des monastères, et que ce fut à l'Eglise de fixer, au moyen de ces traditions, le caractère et les règles du chant sacré.

St. Ambroise, vers 384, et deux siècles plus tard, St. Grégoire le Grand, formèrent le plain-chant, et lui firent prendre le rang important qu'il occupe dans la liturgie. St. Augustin écrivit lui-même un ouvrage sur la musique, tant il jugeait cet art-important pour le culte. Par conséquent, on peut s'occuper sans crainte d'une chose qui paraîtrait à tort inutile, puisque le plain-chant, qui en est l'objet principal, puise sa source presque jusqu'au foyer de la primitive Eglise, et a été l'objet de la sollicitude des plus grands docteurs.

Connaissions d'abord ce que l'on entend par plain-chant :

“ Le plain-chant, dit d'Ortigue (Dict. de l'abbé Migne), est le genre diatonique de la musique, *planus et simplex cantandi modus*, c'est-à-dire, le chant le plus grave, le plus simple et le plus naturel, qui va plus uniment que ce qu'on entend généralement par musique, et qui n'admet point cette multitude d'inventions de mélodie, et qui rejette cette variété d'harmonie dont la plupart sont peu propres à la majesté de l'office divin.” De plus, le caractère de ce chant est noble, élevé, grandiose, héroïque même, comme tout ce qui tient à la psalmodie ; et la preuve de ces diverses qualités se rencontre particulièrement dans Bach et Gluck, qui, au moyen de leurs récitatifs, ont appliqué à dessein les accents psalmodiques pour obtenir plus de grandeur et de solennité.

L'effet rythmique qui asservit la musique moderne à une division proportionnelle plus exacte, disparaît presque complètement dans le chant Grégorien, mais il lui laisse, en même temps qu'un charme mystérieux, des qualités plutôt propres à élever les sentiments, qu'à les distraire par l'analyse et la curiosité.

La musique religieuse a donc son style, comme elle a son histoire et ses droits indiscutables. Cependant, quoique nul catholique sage et éclairé ne nie l'importance et la dignité des attributs liturgiques du temple de Dieu, la musique sacrée, seule, est incomprise et délaissée de la plus étrange façon ; on dirait qu'elle n'est qu'un jouet et même un jouet secondaire pour le plus grand nombre. Cela tient évidemment à quelque chose, et pour parler franc et net, nous avouons que le manque d'éducation spéciale est la cause principale de cette lacune. On sait que la statue d'un saint ou une peinture religieuse nous excitent à la piété, mais on semble ignorer

que la musique soit un art aussi beau et aussi influent que celui de la statuaire ou de la peinture. A quoi cela tient-il ? Serait-ce par hasard parce que cet art, qui fut celui du Roi prophète, des anciens philosophes, de St. Grégoire-le-Grand, de Palestrina et de Mozart, reposerait en partie sur des principes abstraits et sur un sentiment vague et mystique ? Serait-ce encore parce qu'il ne posséderait pas une expression aussi généralement accessible aux sens que celle qui se communique au moyen de la parole ou de la voix ?

Prenons garde, car en jugeant la musique de cette façon, on commettrait envers elle un acte d'injustice et d'ignorance ; d'injustice : en ce qu'elle nous délecte par sa merveilleuse harmonie, qu'elle ravit nos sens et adoucit nos mœurs ; d'ignorance : parce que de tout temps elle a attiré l'attention de la philosophie, et qu'elle n'en possède pas moins des règles plus positives qu'on ne le pense.

La musique occupe donc sa place respective dans l'intelligence humaine ; et de même que l'on signale ses diverses transformations et ses différentes écoles, de même il ne faut oublier de remonter à une source plus éloignée pour rencontrer l'art religieux, le cultiver et l'appliquer dans toute la pureté de sa forme. Alors on se rend naturellement à cette évidence, que la musique d'église, c'est-à-dire le chant Grégorien, est une école à part, avec ses modes, ses procédés, et non une chimère ou une simple convention dont on emprunterait les moyens au style profane et moderne.

Nous accordons notre enthousiasme au beau, quel qu'il soit, et quoique nous semblions exclusif, il nous est cependant impossible de n'adopter et de n'admettre qu'une seule forme de perfection ; mais nous avons entrepris de relever les beautés incontestables du chant ecclésiastique, et malgré le cadre restreint de notre travail, nous ferons tous nos efforts pour parvenir à ce but. Ce qui est beau n'est pas beau de la même façon, et cette riche variété existe heureusement dans les œuvres qui émanent directement ou indirectement de la création : l'Apollon du Belvédère n'a rien de commun avec le Moïse de Michel Ange ; de même, le Parthénon avec nos temples chrétiens. Sachons donc mettre chaque chose à sa place, et ne refusons pas de reconnaître le mérite d'une œuvre, parce que cette œuvre serait différente d'une autre par son ordre d'idées et par son style. Comme l'art gothique, le plain-chant convient au culte catholique ; tous deux ont pris naissance dans la religion, et si, de nos jours, ils sont tombés en désuétude, c'est sans doute parce que nous n'avons plus la foi naïve qui rattachait autrefois à l'Eglise la société tout entière. Cependant l'art religieux n'est, et ne peut

être entièrement oublié ; s'il est négligé, il existe encore dans ses archives, et la main sur la conscience, nous pouvons le faire revivre, sinon dans son entière splendeur, partiellement du moins, par de nobles et de courageux efforts.

L'unité est un des caractères distinctifs du catholicisme, et travailler à l'unité de forme dans l'art musical religieux, serait travailler dans l'esprit de l'Eglise et l'aider dans ses réformes toujours intelligentes et sûres. Par cette unité, les fidèles n'éprouveraient plus d'impressions multiples et heurtées, et ils s'habitueraient bien vite à une tranquillité intérieure propre aux pieuses réflexions, à la méditation et à la prière. Oh ! qu'alors nous serions heureux, si comprenant la dignité de l'art, on ne lui faisait pas subir de bizarres transformations et on ne l'appliquait pas à contre-sens, aux moments les plus solennels de nos cérémonies.

Que de fois avons-nous été peu édifié, stupéfait, car c'est le mot, d'entendre le *Tantum* sur un rythme de barcarolle, ou sur des airs populaires anglais et autres, tout comme si le culte ne dût accepter que de tristes débris, ou ne comportât rien que d'indigne.

Si l'on ne connaissait pas la sincérité, et si l'on n'appréciait pas les bonnes intentions des fidèles qui chantent, on serait tenté de croire qu'il existe chez eux une arrière pensée d'incrédulité et de moquerie.

On ne tolère pas de peintures profanes à l'Eglise, mais l'on ne se fait aucun scrupule d'y chanter sans goût et sans réflexion ; en un mot, on s'occupe moins d'y être consciencieux qu'on ne le ferait pour un spectacle profane : on craint le public, mais on ne craint pas Dieu. Tels sont les écarts auxquels peuvent nous entraîner l'indifférence et le peu de soin que l'on prend de la musique religieuse ; tel est l'état des choses : aussi faut il nous efforcer d'y remédier au plus vite en nous pénétrant de l'esprit du plain-chant. Donnons nous la peine d'écouter un instant le *Vexilla Regis*, hymne merveilleuse qui rappelle la poétique naïveté du moyen âge ; le *Pange lingua*, sublime, grave, et qui—si la chronologie le permettait—pourrait nous représenter les premiers chrétiens chantant les louanges du Très-Haut, sous les sombres voûtes des catacombes ; et le *Lauda Sion* ; et pour le jour des saints Innocents : le *Crudelis Herodes*. Ces quelques exemples, et il y en a beaucoup d'autres, suffisent à eux seuls, pour nous démontrer la sublimité des chants de l'Eglise catholique, et pour nous prouver que, pas moins que les autres attributs de la liturgie, la musique ne doit être qu'en parfait rapport avec l'idée religieuse.

Nous avons dit que la musique d'Eglise devait être noble et simple ; elle doit être en même temps correcte et digne. Rien, en

effet ne convient mieux à la majesté du sanctuaire, que la correction unie à la dignité de la forme : Les cathédrales du moyen-âge, St. Pierre de Rome, la vraie musique religieuse, sont des œuvres marquées au coin de cette dignité et de cette perfection, et par leur concours harmonieux elles élèvent bien haut le génie de l'homme, et proclament ouvertement qu'il a été rechauffé au feu sacré de la foi et de l'amour divin. La convenance est donc une chose à observer avec ménagement et avec soin ; car si comme nous l'avons déjà dit, on n'admet pas toutes sortes de peintures dans une église, et même dans un musée, il est impossible qu'il n'en soit pas ainsi pour la convenance du genre musical. M. X. possède de grandes richesses, de vastes propriétés et de magnifiques galeries ; il est sérieux de son naturel, et ses goûts sont cultivés jusqu'à la quintessence : aussi ne verra-t-on chez lui que des toiles authentiques, des livres choisis, des objets rares et précieux ; si, parfois, on se réunit dans ses salons pour y faire de la musique, on y entendra jamais d'autres œuvres que celles des plus grands maîtres. M. X. a parfaitement raison de s'entourer de beaux tableaux et de se nourrir de bonne musique ; mais Dieu qui est au dessus de tout, n'exige-t-il pas, à plus forte raison, que nous lui rendions nos hommages, avec plus de grandeur et d'élévation, et ne nous commande-t-il pas de perfectionner autant que possible, ce qui se rapporte à lui ? Pénétrons-nous donc de ce sentiment, ayons l'ambition de bien faire, et nous laisserons facilement de côté les préjugés, les hésitations et les craintes.

Pour bien comprendre le fond de cette étude, il est à propos de citer quelques autorités dont le jugement incontestable et les connaissances en matière de goût corroborent notre travail, et éclaireront les personnes spécialement désireuses de s'instruire.

M. Fétis dont les opinions religieuses n'étaient pas très..... religieuses, a dit : " Il est certains systèmes de tonalités dans la musique, qui ont un caractère calme et religieux, et qui donnent naissance à des mélodies douces et *dépouillées de passion*, comme il en est qui ont pour résultat nécessaire l'expression vive et passionnée.....

*Quoiqu'on fasse, on ne donnera jamais un caractère véritablement religieux à la musique, sans la tonalité austère et l'harmonie consonnante du plain-chant ; il n'y aura d'expression passionnée et dramatique possible qu'avec une tonalité susceptible de beaucoup de modulations, comme celle de la musique moderné."*

Jean-Jacques Rousseau, écrivain encore moins *orthodoxe* que Fétis, s'exprime ainsi dans son Dictionnaire de Musique : " Il (le plain-chant) est de beaucoup préférable à ces musiques efféminées

et théâtrales, ou maussades et plates, qu'on y substitue dans quelques églises, sans gravité, sans goût, sans convenance et sans respect pour le lieu qu'on ose ainsi profaner." Et pourtant, Rousseau était un *philosophe* doublé de protestant. Jumilhac, cité par d'Ortigue, affirme "que l'Eglise a toujours eu un soin particulier du chant, comme d'une chose qui est la plus importante et la plus considérable du culte extérieur." Plus loin le même auteur continue : ".... Car si la maxime des plus sages philosophes est véritable, que le seul changement d'un genre, ou d'une espèce de chant en un autre genre ou espèce, quoique légitime, cause insensiblement de l'altération et de la corruption dans les mœurs, quel désordre n'apporta pas, et dans les bonnes mœurs, et dans la piété, le chant qui est altéré et corrompu par le mauvais usage et la mauvaise coutume? C'est donc un des principaux sujets, pour lequel les divins cantiques de l'Eglise ne produisent point ces excellents effets dont l'on a cy-dessus parlé : et partant, il est du devoir de ceux qui sont occupez en ce ministère angélique de se bien instruire de la science et de la pratique du chant et d'en observer soigneusement les moindres règles, afin de se rendre capables de recevoir eux-mêmes et de donner aussi au peuple de la dévotion et de l'édification en chantant ou récitant comme il faut les divins offices.

"C'est ce que leur recommanda le concile d'Aix-la-Chapelle, tenu l'an 816, par les soins et en présence de Louis le Débonnaire ; en ces termes : *Que l'on établisse dans l'Eglise, des personnes pour lire, chanter et psalmodier, qui rendent à Dieu les louanges qui Luy sont deuës, non avec superbe, mais avec humilité, qui par la douceur de leur lecture et de leurs chants, charment les doctes ; et qui, en lisant ou en chantant ayent à cœur l'édification du peuple, non la très vaine opinion dont ils pourraient les flatter. Que s'il se rencontre quelques-uns qui ne puissent pas le faire avec science, qu'ils se fassent instruire par les maîtres ; et lorsqu'ils seront bien instruits, qu'ils s'estudient d'accomplir ces choses, afin que ceux qui les entendent soient édifiéz.*" Enfin Madame de Sévigné rapporte que Baptiste—c'est ainsi que les contemporains nommaient Lulli—entendant un jour chanter à la messe un air qu'il avait fait pour le théâtre, s'écria : "Seigneur, je vous demande pardon, je ne l'avais pas fait pour vous."

Voilà donc la musique religieuse jugée au même point par des auteurs de diverses croyances, et cela seul suffit pour rétablir ses droits, mieux qu'on ne le pourrait faire en un long ouvrage.

Il reste encore à connaître le vrai caractère de l'accompagnement du Chant Grégorien. "Les modes de la tonalité du plainchant, dit d'Ortigue, ayant été conçus sur un système de musique

uniquement mélodique, différent essentiellement de la tonalité moderne.....

• Avant le VII<sup>me</sup> siècle, l'idée de l'harmonie n'existait pas, et le chant ecclésiastique était déjà constitué ..... aussi rien de compliqué, de plus difficile et de plus incertain que le moyen de faire concorder l'harmonie moderne avec la tonalité ancienne." L'accompagnateur devra donc connaître parfaitement les modes du plain-chant ainsi que les règles principales de l'harmonie, et les appliquer ensuite, non pas d'une manière capricieuse et multiforme, comme le veulent à tort certains théoriciens, mais tel que l'admet une convention judicieuse et raisonnée, laquelle recommande exclusivement l'emploi de l'accord parfait et de son renversement. Par ce moyen, l'accompagnement soutient l'unisson mélodique obligé—le plain-chant en parties vocales n'étant guère praticable—et ne le noie pas dans une harmonie fastidieuse et surchargée. Autrement, on pourrait dire avec Rousseau " qu'il n'y a rien de plus ridicule et de plus plat que ces *plains-chants* accommodés à la moderne, *pretintailés* des ornements de notre musique, et *modelés sur les cordes de nos modes* : comme si l'on pouvait jamais *marier* notre système harmonique avec celui des modes anciens, qui *est établi sur des principes tout différents*."

Qu'auraient dit les puristes ci-dessus nommés, si, comme nous, ils avaient entendu un plain-chant harmonisé à la moderne, accompagné par des cuivres, et ressemblait plutôt à la fanfare d'un régiment de ligne qu'à une douce mélodie inspirée par la prière et la dévotion ?

L'orgue est donc le seul instrument qui puisse convenir à l'accompagnement des chants de l'Eglise, car son harmonie grave et solennelle le rend inhérent au culte religieux. Châteaubriand a dit avec raison, que l'orgue était né du christianisme, et il est très facile de s'en convaincre par les sentiments qu'il fait naître. Ceux qui ont eu l'avantage d'entendre cet instrument, particulièrement dans un temple gothique, se rappellent sans doute les tressaillements intérieurs, les douces impressions, les pensées élevées que cette divine harmonie leur a donnés, ainsi que la poétique extase, et les saintes aspirations vers le ciel qu'elle a le secret d'entr'ouvrir. Rien n'est comparable à l'orgue dans la nombreuse liste des inventions instrumentales ; il possède la variété de l'orchestre unie à la majesté du timbre, et, par dessus tout, un effet mystérieux et indéfinissable. En dehors du système liturgique, il a servi de champ au génie de J. S. Bach, qui en est le maître des maîtres, comme l'orchestre est tout un monde sous le souffle véhément et passionné de Beethoven. Le premier possède, au point le plus étonnant, les

ressources d'une imagination savante et inspirée, anticipe même sur les découvertes futures de son art, enrichit particulièrement l'orgue de ses chefs-d'œuvre incomparables, et lui assigne le rang suprême qu'il occupe aujourd'hui ; le second, plus véhément, plus passionné, se plaît dans l'audace et l'imprévu, adopte l'orchestre et pose les bornes de la belle école romantique.

Bach, Beethoven, Mozart ! noms immortels, mais qu'aucun d'eux,—le croirait-on,—n'a illustré en faisant oublier la saine musique religieuse : le premier, malgré ses tendances personnelles, ne fut poussé ni par l'esprit de son époque, ni par les croyances d'alors ; les deux autres furent entraînés, on le sait, par le torrent impétueux du romantisme et de la symphonie. Donc, le plainchant est né d'une idée générale et d'un sentiment universel ; donc, il a été définitivement établi et consacré par l'impulsion du catholicisme ; il en est d'ailleurs une des plus pures et des plus immuables émanations.

Enfin, la musique d'église a un but d'autant plus déterminé que sa mission est innée et obligatoire ; elle est un noble accessoire et non une attraction spéciale ou une gymnastique propre à faire valoir le talent, ou réel ou douteux, de celui-ci ou de celle-là. Briller d'un faux éclat, compter sur l'effet, s'abaisser vers la terre, tel n'est pas ce qu'on doit attendre de l'art religieux. Malheureusement, on s'est matérialisé en rejetant les belles traditions du plainchant ; et insensiblement on en est venu jusqu'à se servir d'affreuses bribes, au lieu et place d'une école déjà existante.

La foi est la grande initiatrice des œuvres saines et solides ; et si l'on se reporte au temps où les fidèles s'unissaient dans un même esprit de confraternité et de parfaite croyance, on saura comprendre ce qui devait en découler de vrai, de beau et de noble. On obéissait si bien à la discipline religieuse pendant les premiers siècles, que l'ambition ni l'orgueil n'avaient de prise sur la société alors si forte et si fidèle ; aussi, tout se reportait vers Dieu, et subissait une influence commandée par le respect et la sévérité. La philosophie, la théologie, la littérature, la musique enfin, s'imprégnaient de la substance immatérielle du catholicisme, et comme ce dernier se formaient à l'idée unitaire et universelle.

Pas plus que la littérature sacrée, la musique religieuse n'a fait de progrès depuis sa formation, car sa source est trop vive et trop limpide, de cette limpidité que rien ne saurait troubler, à cause de l'essence divine qui constitue l'ordre spirituel du Christianisme. Rien n'échappe au contrôle et à la sollicitude maternelle de la Religion ; son jugement ne faiblit jamais lorsqu'il s'agit de discerner et de choisir parmi les œuvres qu'enfante l'humanité ; elle en

élague ce qu'il y a de pernicieux ou d'inutile, et tout à coup, sans qu'elle ait besoin du secours du temps et de la science, elle trouve le dernier mot d'une école, d'un art, et en transmet les règles à la postérité pour son instruction et pour sa jouissance. Qu'elle est grande et belle cette institution divine ! maîtresse de nos goûts comme de nos sens, elle sait les diriger dans la voie qu'ils doivent suivre, et les retient lorsqu'ils tentent d'en sortir. Si le malheur frappe une époque en l'écartant de son vrai point d'attraction, la Religion se tient toujours là, debout comme un phare salutaire, et la dirige de nouveau vers son seul et unique refuge.

Nous sommes certainement dans un temps de décadence et de délaissement ; nous oublions, sans le vouloir peut-être, que nous avons un rôle, ou plutôt une obligation à remplir : celle de régénérer le goût en général, et en particulier celui qui se rapporte à l'art musical religieux. Travaillons comme les chrétiens du moyen-âge l'ont fait pour la liturgie musicale, c'est-à-dire dans l'esprit de vérité, d'humilité et de désintéressement, et guidés par la foi, nous retournerons à la lumière étincelante du vrai goût et à la fontaine vivifiante des saines traditions.

A ce propos, voici ce que raconte une vieille chronique : “ Le très pieux roi Charles (Charlemagne) revenant du Duché de Bénévent, célébrait à Rome les fêtes de Pâques avec le Saint-Père, lorsque durant ces solennités, il s'éleva une contestation entre les chanteurs de France et les chanteurs Romains. Les Franks se vantaient de chanter mieux et plus agréablement que leurs adversaires. Ceux-ci se prétendaient beaucoup plus savants dans le chant ecclésiastique, instruits qu'ils étaient par le Pape Saint Grégoire ; ajoutant que les Franks avaient corrompu le chant, et avaient détruit la saine mélodie en la mutilant. Cette dispute fut portée en présence du seigneur roi Charles. Les Franks, forts de la présence du roi Charles, se déchainaient sans mesure contre les chanteurs romains.

“ Les Romains, se prévalant de l'autorité de la grande doctrine (*magnæ doctrinæ*), affirmaient que les Franks étaient des insensés, des rustres, des gens incultes, de vraies brutes, et ils mettaient fort au-dessus de la rusticité de ceux-ci la doctrine de St. Grégoire. Et comme des deux parts cette altercation n'était plus sur le point de finir, le très-pieux roi Charles, s'adressant à ses chanteurs, leur dit : “ Répondez sans détour, quel est le plus pur et le meilleur, ou la “ source vive, ou les ruisseaux qui coulent au loin ? ” Tous répondirent unaniment que l'eau de la source était la plus pure, et que, quant aux ruisseaux, ils étaient d'autant plus troubles et souillés d'immondices qu'ils s'en éloignaient davantage. Et le

seigneur roi Charles leur dit : " Remontez donc à la source de " St. Grégoire, car il est manifeste que vous avez corrompu la " mélodie ecclésiastique." Le seigneur roi se hâta donc de demander au pape Adrien des chanteurs capables de régénérer le chant en France."

Suivons donc le conseil du roi Charles, en remontant à la source de la musique religieuse ; agissons en artistes consciencieux, en chrétiens même, et nous nous écrierons avec St. Augustin : " Combien ai-je versé de pleurs par la violente émotion que j'éprouvais lorsque j'entendais dans votre église chanter des hymnes et des cantiques à votre louange ! En même temps que ces sons si doux et si agréables frappaient mes oreilles, votre vérité se glissait par eux dans mon cœur."

C. M. PANNETON.

---

# LE MARQUIS DE MONTCALM

## ET LA PERTE DU CANADA

D'APRÈS LES RÉCENTES PUBLICATIONS ET DES DOCUMENTS INÉDITS.

---

*Pourquoi nous sommes Français*, par O. Dunn, Montréal, 1870.—*Guide historique*, par J. Le Moine, Québec, 1872.—Collection de mémoires et relations sur l'*Histoire ancienne du Canada*, d'après les manuscrits des archives de France.—*Histoire du Canada*, par Laverdière, Québec, 1869.—*Revue Canadienne*, Montréal.—*History and general Description of New-France*, by the R. F. F. de Charlevoix, translated with notes by John Gilmory Shea, 6 vol. New York, 1872.—*Mémoires historiques*, publiés par la Société littéraire et historique de Québec.—*Histoire du Canada*, par H. Milos, Montréal, 1872.—*The old regim in Canada*, by Fr. Parkman, Boston, 1875.—*Notes on the plains of Abraham*, by colonel Beatson, Gibraltar.—*Le marquis de Montcalm et les dernières années de la colonie française au Canada*, par le R. P. Martin, Paris, 1875.—*Comment on servait autrefois, le marquis de Montcalm*, par le R. P. Sommervogel, Paris, 1872.—*Documents inédits*, etc.

Vers la fin de l'année 1870, dans l'assemblée des Artisans de Montréal, un sujet de la reine Victoria finissait ainsi son discours d'ouverture des classes du soir : " Et si quelqu'un veut savoir maintenant jusqu'à quel point nous sommes Français, je lui dirai : Allez dans les villes, allez dans les campagnes, adressez-vous au plus humble d'entre nous et racontez-lui les péripéties de cette lutte gigantesque qui fixe l'attention du monde ; annoncez-lui que la France a été vaincue ; puis mettez la main sur sa poitrine et dites-moi ce qui peut faire battre son cœur aussi fort, si ce n'est l'amour de la patrie."

L'invincible attachement de la race franco-canadienne à la mère-patrie fut toujours connu : on savait que le temps, la distance, la domination étrangère n'avaient pu bannir la vieille France de la mémoire de ce pays qui, seul entre toutes nos colonies, porta le nom si doux, le nom si plein d'avenir et si décevant de *Nouvelle-France*. Mais qui aurait pu compter sur un témoignage aussi touchant que celui de cette instinctive douleur, éveillée par nos malheurs mêmes, et qui révéla peut-être à plus d'un Canadien,

jusqu'alors insouciant de son origine, quel sang coulait dans ses veines. Hélas ! qui l'oublie : depuis cette première séparation, d'autres chers pays nous ont été ravis ; d'autres lambeaux de notre chair nous ont été arrachés. La France a connu de nouveaux adieux, de nouvelles douleurs. Mais, ainsi que sur les bords du Saint-Laurent, on s'est souvenu ; on se souviendra : l'image de la France vaincue reste longtemps assise, au foyer de ses enfants exilés, puisque, à 1,500 lieues de nos côtes, après un siècle écoulé, l'Angleterre compte encore un million de sujets dont elle n'a pu faire des Anglais.

Depuis longtemps, de chaque côté de l'Atlantique, des publications réciproques entretiennent, dans la même langue, les traditions du temps où Français et Canadiens ne formaient qu'une famille.

Aux grands travaux historiques des Holmes, des Garneau, des Ferland, des Faribault ont succédé, en Canada, dans ces dernières années, d'autres œuvres dont quelques-unes sont citées en tête de cet article et où sont racontées avec érudition, talent et patriotisme, les annales antérieures à la conquête anglaise.

En France, on n'entend jamais parler sans intérêt de ce Canada où nous pouvons, disent nos voyageurs, retrouver notre image comme en un miroir ancien. Dans la perte de ce beau pays, notre instinct national a trouvé son héros en Louis de Montcalm, périssant sur les ruines de notre vieille colonie. Cependant de ce glorieux vaincu on n'a longtemps connu que la fin : la grande scène de sa défaite remplissait tout le tableau. Coup sur coup deux biographies viennent d'être publiées, l'une écrite par le R. P. Sommervogel, l'autre par le R. P. Martin qui, en 1855, lors de l'inauguration du monument élevé par la ville de Québec à son défenseur, a prononcé l'oraison funèbre du général. Est-ce le dernier mot sur cet homme de guerre si vaillant et si lettré ? on peut en douter. Ayant eu, à notre tour, la bonne fortune d'être admis à puiser dans les archives de la famille de Montcalm, nous y avons trouvé des documents encore inédits qui montrent cette belle et très-originale figure sous un aspect peut-être plus humain que ne l'ont vue les pieux auteurs nommés plus haut. La mémoire de Montcalm, hâtons-nous de le dire, n'a rien à craindre de ces découvertes : il est du petit nombre des héros du dix-huitième siècle dont on puisse, sans hésiter, offrir au public un portrait en pied.

Avant d'aborder le sujet de cette étude et d'expliquer avec toutes les ressources que nous offrent les récentes publications et les correspondances inédites, par quel enchaînement de fautes et de malheurs la Nouvelle-France fut perdue, peut-être sera-t-il pas inutile

de rappeler au lecteur, d'après les derniers travaux historiques, ce qui a précédé dans le Canada la conquête anglaise. Un point surtout mérite l'attention. C'est l'origine assez obscure de la fatale querelle qui nous coûta notre colonie nationale. On sait que la guerre de Sept-Ans eut l'Amérique pour berceau, mais on peut ignorer comment elle naquit : sera-ce une consolation de savoir que jamais guerre ne fut plus inévitable pour la France, que jamais, notre pays ne fut plus provoqué, plus menacé, et qu'en vérité nos adversaires abusèrent de la permission accordée à Fontenoy quand, en les saluant, on leur avait dit : " Messieurs les Anglais, tirez les premiers ! "

## I

En jetant les yeux sur les vieilles cartes de l'Amérique septentrionale, dressées au dix-septième siècle par les Delisle, on est frappé d'étonnement de voir qu'à cette époque les deux tiers de ce continent appartenaient à la France. Dans un coin de l'immense espace, enfermé entre les terres arctiques et la frontière du Mexique, voici, sur le bord de la mer Atlantique et en dedans du demi-cercle décrit par les Monts-Alleghanys ou Apalaches, le petit groupe des colonies anglaises, noyau des futurs Etats-Unis ; le reste, tout le reste, sauf la Floride encore aux Espagnols, était à nos pères, aux compatriotes des Cartier, des Champlain, des Marquette et des Cavelier de la Salle. Un peu diminuée par les cessions exigées lors de la paix d'Utrecht, notre colonie du continent Américain était encore, au milieu du dix-huitième siècle, grande comme la moitié de l'Europe. Au nord, le Canada et le Labrador, à l'ouest et au sud la Louisiane, c'est-à-dire tout le bassin du Mississippi entre les Alleghanys et les Montagnes-Rocheuses, constituaient le nouveau monde français. Sans doute rien encore dans nos vastes possessions du Sud et de l'Ouest n'eût fait prévoir à cette époque leurs merveilleuses et prochaines destinées. La Louisiane ne comptait qu'une ville, la Nouvelle-Orléans, et en remontant vers l'Ouest les rives du Mississippi, on ne rencontrait que des établissements chair-semés, jalons de l'avenir au milieu des déserts. Cependant une ligne de postes militaires reliait nos possessions méridionales à celles du Nord, la Louisiane à la Nouvelle-France, les deux colonies sœurs, appelées en cas de danger à se prêter un appui mutuel : à vrai dire la civilisation n'était assise que dans le Canada dont la capitale était Québec. Exploré, en 1535, par " un

chercheur de monde," Jacques Cartier, de Saint-Malo, colonisé dans les premières années du dix-septième siècle par Samuel de Champlain, le Canada, avait reçu de Henri IV le nom de *Nouvelle-France*. Sous le règne de Louis XIV, la main du grand Colbert donna à la colonisation une vigoureuse impulsion, encore sensible cinquante ans plus tard. Des relations étroites se nouèrent entre le Canada et la métropole ; la coutume de Paris devint le code du pays. Deux villes neuves, Montréal et Trois-Rivières, s'élevèrent le long du Saint-Laurent. La Nouvelle-France, administrée comme une province du royaume, avait alors pour gouverneur un lieutenant général, le vaillant comte de Frontenac, et pour intendant un homme d'Etat éminent, J.-B. Talon, petit-neveu du célèbre magistrat Omer Talon. Enfin, en 1671, on créa à Québec un évêché dont le premier titulaire fut un Montmorency-Laval.

C'était un beau fleuron de la couronne de France que le Canada, avec ses trois villes et ses florissants villages, semés sur les rives du Saint-Laurent ; avec ses forteresses, ses comptoirs, sa flotte, ses pêcheries, ses entrepôts regorgeant de toutes les pelleteries de la baie d'Hudson, et sa ceinture de peuplades amies et soumises. Et puis, là, quel amour pour la mère patrie ! Dans ce pays, sans passé historique, sur cette terre vierge, à peine effleurée par les pas errants de quelques tribus sauvages, rien n'existait qui ne fut français. Pas une maison qui n'eût été bâtie, pas un champ qui n'eût été défriché par des mains gauloises : tout y était né par la France, tout y vivait pour elle. C'était bien moins une colonie qu'une province d'outre-mer, ou plutôt c'était la Nouvelle-France. (1)

A peine naissante, notre conquête nous fût disputée par d'autres Européens, d'abord des Hollandais, puis des Anglais ; et les anciens maîtres de ces grèves et de ces bois, les sauvages vengés contemplèrent, d'un œil étonné et joyeux " les visages pâles " venant de si loin à travers " le grand lac " pour s'égorger sous les érables des forêts américaines. A la paix de Saint-Germain, en 1632, Richelieu se fit rendre l'Acadie et le Canada, que l'Angleterre avait conquis une première fois. La guerre de la ligue d'Augsbourg ensanglanta le territoire sans rien changer aux délimitations des frontières : c'est l'époque des grands exploits du chevalier d'Yberville, l'intrépide marin, et du comte de Frontenac, ce gouverneur de la Nouvelle-France, qui sommé, en 1690, de rendre Québec, répondait, suivant son mot, " par la bouche de ses canons." Malheureusement, la guerre de la succession d'Espagne eut des consé-

---

(1) Nous sommes heureux de reconnaître que la ville Paris vient d'honorer la mémoire des grands hommes de notre colonie nationale en donnant à des rues nouvelles les noms de Jacques Cartier, de Champlain et de Montcalm.

quences plus fatales et nous enleva les contours de la baie d'Hudson, l'île de Terre-neuve, et, à l'entrée du golfe Saint Laurent, la fertile Acadie. L'Acadie, quel souvenir touchant de fidélité et de malheur son nom réveille ! Elle était, la plus ancienne de colonies françaises en Amérique : son peuple naïf, aux mœurs patriarcales, coupable seulement de ne pas haïr la France, la terre des aïeux, était suspect au maître étranger. Déporter ces laboureurs et ces pasteurs ne le rassurait pas assez ; il fallait les disperser. Un jour de l'année 1755, il y avait un demi-siècle que les Acadiens obéissaient docilement à l'Angleterre, on les rassemble par cantons comme de vastes troupeaux : ce qui put s'échapper s'enfuit dans les forêts, mais le reste, au nombre de 12,000 hommes, femmes et enfants, est embarqué sur des navires anglais, puis jeté au hasard sur les côtes des deux Amériques : la mère ici, là le père, les enfants partout. Pauvre Acadie, son nom même a disparu sous celui de Nouveau-Brunswick : de sa capitale, Port-Royal, les Anglais, sujets de la reine Anne, ont fait Annapolis, et la baie Française est devenue la baie de Fundy. Ainsi tout a changé de nom, la terre et l'eau ; seul le rapt d'un peuple innocent s'appelle et s'appellera partout de même, car la conscience de l'humanité ne parle qu'une langue. (1)

Le contre-coup d'une dernière conflagration européenne, soulevée par la querelle de la succession d'Autriche, avait de nouveau bouleversé les deux colonies voisines quand intervint, en 1748, le traité d'Aix-la-Chapelle, qui stipula qu'en Amérique toutes choses seraient rétablies sur le même pied qu'avant les hostilités.

Chacune de ces luttes, sans cesse renaissantes, remettait aux prises les colons des nations ennemies ; mais à défaut des querelles des deux couronnes, la rivalité des races, des religions et des intérêts commerciaux, surtout pour la traite des pelleteries, suffisait et au delà pour pousser, les uns contre les autres, Anglo-Américains et Canadiens. Avec cette haine séculaire entre les deux peuples, il n'était douteux pour personne, en Amérique, que la paix au delà de l'Atlantique ne serait qu'une trêve en deça et que, tôt ou tard, les colonies anglaises, vingt fois plus peuplées, abuseraient de leur force pour jeter au fond du Saint-Laurent la colonie rivale. La

---

(1) Une partie des Acadiens qui s'étaient évadés sont rentrés dans leur pays après de longues années d'exil, ils ont retrouvé entre des mains étrangères les champs que leurs pères avaient défrichés, et se sont remis à l'œuvre pour cultiver les terres dédaignées par les vainqueurs. Ils sont aujourd'hui au nombre d'environ cent mille, répartis dans le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse, l'île du Prince-Edouard et l'île du Cap-Breton, tous catholiques, ne parlant que la langue française et ne se mariant qu'entre eux. M. Rameau prépare une histoire complète de l'Acadie. Je signale aussi, sur ce sujet, une remarquable série d'articles publiée dans la *Revue Canadienne* de 1875.

flamme couvait en Amérique sous les traités de paix européens et allait bientôt les dévorer. Parmi toutes les luttes entre la France et l'Angleterre, la guerre de Sept-Ans, dont la conquête du Canada fut un épisode, présente à ses débuts un côté original ; les gouvernements ne donnèrent pas le signal des hostilités et les deux nations, la France, du moins, furent traînées malgré elles, dans l'arène déjà ensanglantée. La guerre naquit au loin d'une espèce de génération spontanée ; elle sortit tout armée du sol américain. Nous avons dit plus haut que, d'après le Traité d'Aix-la-Chapelle, les choses devaient être remises en Amérique sur le même pied qu'avant la guerre ; sur ce continent, si vaste qu'on n'en connaissait pas encore les bornes, et dont un coin à peine était peuplé, on trouva le moyen de se disputer quelques lieues carrées. Quelles étaient les véritables frontières de l'Acadie, cédée à l'Angleterre par la paix d'Utrecht ? Cette délimitation fût le premier prétexte de querelle entre les deux colonies. Mais là n'était pas la question brûlante ; la véritable partie, celle dont l'enjeu fut le Canada, se jouait sur les bords de l'Ohio. Le lecteur sait que la chaîne des monts Alleghanys ou Apalaches, était la frontière naturelle des possessions anglaises qu'elle séparait des nôtres aussi nettement que les Pyrénées isolent l'Espagne de la France. Du haut des rochers stériles de leurs montagnes, les colons anglo-américains avaient entrevu à leurs pieds, du côté de l'Occident, des espaces sans fin et un Océan de verdure : c'était l'Ouest, tel qu'il apparaissait alors dans l'éclat et la fraîcheur de son premier réveil : " avec ses prairies vierges, couvertes de seigle sauvage, d'herbes bleues et de trèfle blanc, au milieu desquelles paissaient ensemble des troupeaux de buffles." C'était l'Ouest " avec ses campagnes ouvertes, plantées d'arbres fruitiers et délicieusement arrosées par des cours d'eau." Entre tous les paysages de cette terre enchantée, s'il en est un riant et plantureux, c'est l'immense vallée au fond de laquelle coulent, pendant trois cents lieues, vers le Mississipi, les eaux de l'Ohio ou " Belle-Rivière." A qui, de la France ou de l'Angleterre, appartenait cette vallée ? Il faudrait, pour éclaircir ce point, exposer la théorie des principes qui, en Amérique, réglèrent entre Européens le droit de souveraineté et d'après lesquels la pauvreté d'un territoire résultait de l'exploration suivie d'une possession effective. C'était, depuis soixante-dix ans le cas des Français sur les rives de l'Ohio, et la vallée qui aboutit au Mississipi d'un côté et de l'autre près du lac Erié, était devenue pour eux la plus courte voie de communication entre le Canada et la Louisiane. Mais, sous prétexte qu'en 1496 le Vénitien Sébastien Cabot, naviguant pour le compte de Henri VII, roi d'Angleterre,

aurait longé la côte orientale de l'Amérique, sans même y débarquer, les Anglais qui, de ce côté, n'avaient jamais posé le pied au-delà des Alleghanys, prétendirent, vers le milieu du siècle dernier, à la propriété de la vallée de l'Ohio (1). Parlons net : l'invasion de la vallée de l'Ohio ne fut pas une question de droit, mais elle fut peut-être une loi de nécessité, une condition de vie ou de mort, pour les futurs Etats-Unis. Thomas Ponwall, un des gouverneurs des colonies anglaises, l'avouait franchement quand il disait, dans un mémoire adressé à son gouvernement : " Un établissement dans la vallée de l'Ohio donnera de la force et de l'unité à notre empire d'Amérique, et nous assurera la possession du pays. Mais pardessus tout, la chose est nécessaire : les plantations anglaises sont à bout : elles sont colonisées jusqu'aux Montagnes." L'Ouest, c'était l'avenir. Les planteurs de la Virginie commencèrent par créer une association de défrichements qui prit le nom de Compagnie de l'Ohio et obtint en 1750 du gouvernement britannique, soi-disant propriétaire, la concession de 600,000 acres de terre à prendre dans la vallée de l'Ohio.

Cette même année, la nouvelle compagnie lança ses agents de l'autre côté des Alleghanys avec mission de soulever contre les Français les peuplades sauvages dans ce pays, Iroquois, Miamis, Mingos, Delawares. " Nos chefs ont levé la hache de guerre, nous avons tué et mangé dix Français et deux de leurs nègres ; nous sommes vos frères, venez à notre aide ; les Français ont chanté leur chanson de guerre." Voilà ce que bientôt, en apportant un collier de wampum, une chevelure fraîchement scalpée et un calumet orné de plumes, l'envoyé des Miamis venait dire au gouverneur de la Virginie, l'habile Dinwiddie qui menait l'affaire. La Virginie, avec des Peaux-Rouges pour avant-garde et sentant derrière elle toutes les colonies, n'hésita plus : elle ouvrit une route à travers les défilés des montagnes et envoya des ouvriers pour construire un fort à la fourche formée par la rivière des Alleghanys et par la Monogahéla, quand, en se réunissant, elles donnent naissance à l'Ohio. La marche du peuple américain vers l'Ouest commençait : elle ne devait plus s'arrêter avant que les fils de Pen n'eussent atteint les rivages alors ignorés de l'océan Pacifique.

---

(1) Les Anglais sentaient si bien que ce droit qu'ils invoquaient, n'existait pas, qu'ils essayèrent de s'en créer un autre, et M. Bancroft raconte qu'en 1744, moyennant 400 livres sterling, les députés des cinq nations Iroquoises et les Fuscatoras, reconnurent le droit du roi d'Angleterre " à la propriété de toutes les terres qui sont ou doivent être comprises dans la colonie de la Virginie, d'après la désignation de Sa Majesté." Convention aussi ridicule dans ses termes que nulle dans le fond, même au point de vue Indien, puisque les six nations Iroquoises contractantes, n'occupaient qu'un coin imperceptible du territoire de l'Ouest, partagé entre un grand nombre de peuplades.

Les Français, de leur côté, après avoir châtié les Miamis, dispersés sans violence les ouvriers anglais, construisent eux-mêmes à la place et sur les plans adoptés par la Compagnie Virginienne, un fort auquel on donna le nom de Duquesne, alors gouverneur de la Nouvelle-France ; c'est là que s'élève aujourd'hui la grande ville de Pittsburg. Désormais les événements vont grandir et se précipiter. A la nouvelle des travaux exécutés à la fourche de l'Ohio, un régiment de volontaires américains, qui se tenait aux ordres d'un ardent jeune homme de vingt-deux ans, lieutenant-colonel dans les milices virginiennes, descend avec des canons, dans la vallée ; grossi par des guerriers Mingos, le corps expéditionnaire marche sur le nouveau fort. Le 28 mai 1754, date fatale dans l'histoire commune des Etats-Unis et de la France, un feu de peloton, au lever du soleil, retentit dans les " Grandes Prairies : " une petite troupe française vient d'être surprise au bivouac et les trente hommes qui la composent ont été, sans sommation, tués ou faits prisonniers. Au milieu du feu, un des Français avait essayé de donner lecture d'un papier, il était tombé mort sur les cadavres de ses compagnons. C'était un officier, nommé Villiers de Jumonville, envoyé comme parlementaire à la rencontre des Anglais : ceux-ci se réfugient derrière les remparts du fort de la Nécessité, construit sur les rives de la Monogahéla. La vengeance court sur leurs pas : le frère de Jumonville, le parlementaire, avec six cents Canadiens, se rue sur le fort et impose à ses défenseurs une implacable capitulation au bas de laquelle le chef de l'expédition anglaise, appose comme signature le nom inconnu de " Georges Washington (1)." Malgré cette fâcheuse entrée en campagne, les Anglo-Américains pouvaient se féliciter : ils avaient atteint le but poursuivi par eux depuis dix ans. La trouée était faite, il n'y avait plus d'Alleghanys ; l'honneur national des deux métropoles, engagé dans l'engrenage ainsi mis en mouvement, n'en sortira plus qu'avec des flots de sang. La question de l'Ouest était posée.

---

(1) Le texte de cette capitulation, dans laquelle les Anglais se reconnaissent coupables d'assassinat sur la personne de Jumonville et de ses compagnons existe au Dépôt de la guerre, vol. 3393, pièce 102 bis. Je me hâte d'ajouter qu'elle fut rédigée en français et que Washington, quand il la signa, ne connaissait pas notre langue. M. Dussieux en a publié le texte dans son *Histoire du Canada*.

(a continuer)

# L'ÉGLISE ET L'ÉTAT <sup>(1)</sup>

PAR LE R. P. LIBERATORE, S. J.

---

## CHAPITRE I

### LE CONCEPT LIBÉRAL.

#### § I.—*Les trois formes de ce Concept*

Emanciper l'Etat de l'Eglise est le mot d'ordre du libéralisme contemporain.

Il y a deux manières d'entendre cette émancipation, suivant qu'elle est soutenue ou par le libéralisme absolu ou par le libéralisme modéré ; à ce dernier se joignent beaucoup de ceux qui sont catholiques de cœur, sinon d'esprit, et qui prennent le nom de catholiques libéraux. Le premier de ces deux libéralismes veut la susdite émancipation par voie de suprématie de la part de l'Etat ; le second, par voie de pleine indépendance vis-à-vis de l'Eglise ; pour les catholiques libéraux, ils soutiennent la séparation réciproque, non comme vérité spéculative, mais comme méthode pratique.

Le libéralisme absolu conçoit l'Etat comme le plus haut point auquel s'élève l'humanité dans son progrès social. Pour lui, l'Etat a la toute-puissance ; nul pouvoir supérieur à lui, nul même qui lui soit égal ou qui ne lui soit soumis. Il est le pouvoir souverain et universel ; rien ne lui peut résister et tout doit lui obéir. Il est le droit par excellence, source de tous les autres droits et suprême régulateur de toutes les relations humaines. En face de lui, il n'y a pas de droit, individuel ou domestique, inviolable, et beaucoup

---

(1) (*La traduction de l'italien en français de ce remarquable ouvrage du savant jésuite, n'est pas encore terminée.*)

moins un droit sacré dont puisse se glorifier une autre société. Tous les droits sont inclus dans le droit public ; et de celui-ci, l'Etat seul est promulgateur et juge. Les autres droits inférieurs dérivent de lui en vertu de la loi qu'il sanctionne, si bien que les lois de l'Etat sont la règle dernière des actes humains. Et parce que la société n'est pas stationnaire mais progressive, il s'ensuit que pas une loi, pas un droit et pas une institution n'est immuable, mais que tout dépend de la volonté sociale obéissant au progrès ; or, cette volonté se manifeste par l'opinion publique de ceux en qui progresse l'humanité et devient loi par les représentants du peuple dans les Parlements.

A la bien considérer, cette théorie constitue l'esprit qui anime plus ou moins les constitutions de la moderne Europe, basées sur les fameux principes de 89. En face d'une pareille théorie, l'Eglise non-seulement perd toute sa prééminence par rapport à l'Etat, mais disparaît entièrement comme société parfaite et indépendante. Elle reste tout au plus simple collège comme toute autre association civile inférieure, soumise à l'Etat, tenant de l'Etat son existence morale. Et comme c'est l'Etat qui, par son bon plaisir, octroie à l'Eglise la jouissance de la vie publique, ainsi c'est lui-même qui en détermine et en mesure les droits, s'en réservant à lui-même le contrôle. C'est pour l'Eglise une condition sous quelque rapport inférieure à celle dans laquelle elle était sous les empereurs païens quand ils faisaient trêve à leurs sanglantes persécutions.

Les libéraux modérés n'en viennent pas à cet excès. Ils défendent, non la suprématie, mais l'autonomie et la pleine indépendance de l'Etat, soit qu'ils la veuillent comme transaction, soit, pour dire plus vrai, qu'ils la veuillent comme transition. Pour eux l'Eglise et l'Etat forment deux sociétés parfaitement libres et séparées l'une de l'autre, ayant chacune leur sphère propre. Ce qu'ils expriment par la formule : l'Eglise libre dans l'Etat libre.

La fin de l'Etat, dans leur opinion, n'est aucunement ordonnée à la fin de l'Eglise, et partant le pouvoir de l'un n'est en aucune manière subordonné au pouvoir de l'autre. Une telle subordination emporterait confusion. L'Etat est entièrement *sui juris*, maître de ses actes, sans aucun rapport aux intérêts religieux de ses sujets. C'est lui qui fait ses lois, sans souci d'autre chose, et qui en exige l'observation, quelque opposition qu'il y ait entre elles et les lois canoniques. Ce qui le guide dans ses déterminations, c'est l'intérêt politique seul et la prospérité temporelle des peuples. Tout au plus, par esprit de concorde, pourra-t-il s'entendre avec l'Eglise sur certains points, conclure des pactes libres et de libres conventions, traitant avec elle d'égal à égal, et ces conventions et

et ces pactes cessent leur effet par le changement des temps et des circonstances, de quoi l'Etat est juge. L'Eglise n'a pas de droits publics proprement dits et par elle-même elle ne s'étend point à l'ordre matériel. Comme société spirituelle, elle est restreinte au seul domaine de la conscience interne; pour l'extérieur elle ne peut jouir que du droit individuel de la liberté commune. D'ailleurs, le devoir de l'Etat est d'élargir le plus possible, au profit de tous, les frontières de cette liberté, en la faisant pleine et entière dans ce qui regarde le culte, la conscience, la presse, l'enseignement, les associations, bref toute la pensée et toute l'action de l'homme, pourvu toutefois que la paix publique n'en soit pas troublée.

De ce système se rapprochent, nous l'avons dit, un certain nombre de catholiques mêmes au cœur bon, mais à l'esprit égaré. Ils évitent la discussion des raisons abstraites, mais s'en tenant aux faits concrets, ils estiment plus prudent et plus utile à l'Eglise qu'elle soit séparée totalement de l'Etat. Ils rappellent les dommages qu'elle a soufferts en raison de la servitude où les princes des temps passés essayaient de la tenir sous prétexte de protection. Ils lui conseillent de rompre cette union désastreuse : et se réduisant à ses seules forces morales, de ne requérir, de n'attendre du pouvoir civil aucun secours et de ne plus prétendre exercer influence sur quelque partie que ce soit du gouvernement politique. Quant aux libertés mentionnées plus haut, l'Eglise, disent-ils, peut et doit les accepter sans grande inquiétude. Car elles ne peuvent être qu'utiles puisque rien n'est plus conforme à la nature humaine que la jouissance de la pleine liberté politique et religieuse, étant secoué le joug de toute servitude et de toute contrainte. Du reste, c'est la tendance universelle de la société moderne; et aller contre, c'est le fait d'un insensé, et cela ne peut avoir d'autre résultat que d'aliéner toujours plus les esprits de la religion, au grand et irréparable détriment non-seulement de la société civile, mais aussi de l'Eglise. Ainsi parlent ces valeureux apologistes; et avec une simplicité qui nous ravit, ils se croient les vrais voyants, les vrais connaisseurs du monde, les prudents par excellence, les vrais zéloteurs des intérêts catholiques; et ils se déchaînent avec fureur sur ceux qui les contredisent, tout en faisant néanmoins le panégyrique obligé de la charité et de la modération.

#### § II.—*Absurdité du Libéralisme absolu*

Il est aisé de le voir, le libéralisme absolu ne reconnaît pas la divinité de l'Eglise; autrement pourrait-il méconnaître en elle les

droits qu'il a plu à son divin Fondateur de lui attribuer? Il nie l'ordre surnaturel, il nie le Christ en se renfermant dans les limites du pur rationalisme. D'où il suit qu'il se condamne lui-même par sa propre incrédulité, et qu'il appartient à ce monde réprouvé que le Rédempteur a exclu de la prière qu'il fit à son divin Père (1). Donc et sans plus discuter, il n'est pas simplement anticatholique, il est antichrétien; impossible à tout fidèle de le professer ou d'y adhérer de quelque manière. La question par rapport à lui est tranchée : *qui non credit, jam judicatus est* (2).

Néanmoins, pour faire comprendre la laideur d'un pareil système, même dans l'ordre purement rationnel, faisons observer, en outre, la spiritualité et l'immortalité de l'âme. Et, en effet, lui serait-il possible de concevoir l'Etat comme une association souveraine, s'il ne limitait la destinée de l'homme à la sphère de la vie purement organique et matérielle? Toute société est spécifiée par sa fin, et celle-là est société suprême qui se rapporte à la fin suprême. Supposé donc que le sort de l'homme n'est pas achevé ici-bas, mais que d'immortelles destinées lui sont réservées au-delà de la tombe, il est clair, à ne s'en tenir même qu'à la seule lumière de la raison, qu'il ne peut y avoir d'autre association suprême que l'association religieuse, c'est-à-dire celle qui mène et conduit l'homme à son dernier et impérissable bien. Pour soutenir le contraire, il faut faire de l'homme le produit de la pure matière, destiné à se résoudre dans la matière. Seulement alors, l'Etat pourra juger que la fin de la prospérité temporelle, à quoi il veille, est de tous les biens de l'homme le plus grand et que rien ne dépasse les limites de cette sphère. Et voilà pourquoi le système libéral absolu est applaudi non-seulement par les rationalistes, mais encore par les matérialistes. D'ailleurs en ce système l'erreur radicale, source de toutes les autres, c'est proprement la négation de Dieu. C'est ce qui explique comment les athées et les panthéistes en sont les plus grands promoteurs. Si Dieu est exclu ou (ce qui revient au même) s'il n'est pas distingué du monde, on comprend très-bien que la plus haute puissance de l'univers c'est l'homme, mais agrandi dans la société, je veux dire l'homme qui se développe au sein de la multitude, qui est régi dans la communauté. Un tel homme, au dire de l'athéisme, est le dernier perfectionnement auquel parvient la matière improduite. Par conséquent, il sera absolument maître de lui-même et se dictera, comme à ceux qui dépendent de lui, les règles de ce qu'il lui plaira d'ap-

(1) *Non pro mundo rogo*. Joan XVII, 9.

(2) Joan. III, 18.

peeler bien ou mal, juste ou injuste. Au contraire, Dieu admis, Dieu seul sera le Seigneur absolu et l'absolu législateur de l'univers comme il en est le créateur. Et partant l'homme, la société, le pouvoir, ne se regarderont plus que comme des créatures de Dieu, qui par là même reçoivent de lui la fin et la règle de toute activité honnête. Ce ne sera donc pas l'Etat, ni l'opinion publique, ni les caprices du progrès, mais ce seront les immuables principes de moralité et de justice dictés de Dieu et gravés par lui dans l'esprit de sa créature qui seront la mesure suprême des actes humains dans la vie privée comme dans la vie publique. L'Etat saura qu'il est une souveraineté subordonnée, qu'il remplit l'office de ministre d'une souveraineté supérieure, et qu'il doit conduire les peuples d'après la volonté de Dieu auquel il est lui-même soumis.

“ Ecoutez-moi, rois, et entendez ; juges de la terre, instruisez-vous. Prêtez-moi l'oreille, vous qui menez les multitudes et qui vous plaisez à voir les nations soumises à votre empire ! C'est le Seigneur qui vous a donné la puissance, et votre force vient du Très-Haut, qui examinera vos œuvres et sondera vos pensées. Etant les ministres de son royaume, vous n'avez pas jugé avec rectitude, et vous n'avez pas gardé les lois de la justice, et vous n'avez pas marché selon la volonté de Dieu. Vous le verrez bientôt et d'une manière terrible, il y aura un jugement très-dur d'exercé contre ceux qui commandent. Car le faible, on usera de miséricorde envers lui, mais les puissants seront puissamment tourmentés.” (1)

Telle est, d'après les divines Ecritures, l'idée du pouvoir. C'est bien autre chose qu'un prince, première et dernière source du droit ! Ces divines paroles nous font voir dans le gouvernement un simple ministre applicateur d'une loi qu'il reçoit ; et au cas où il s'en écarte, ce qui lui est dû, ce n'est pas l'obéissance de ses sujets, mais, au contraire, un terrible châtiment qui lui viendra de son Seigneur. Et puisque Dieu, libre ordonnateur des choses, n'est pas tenu de nous faire connaître sa volonté uniquement par le moyen naturel de la raison, mais qu'il peut aussi nous la manifester, ce qu'il a fait du reste, par le moyen surnaturel d'une révélation positive, l'Etat est obligé de se conformer aussi à cette

(1) *Auditis ergo, reges, et intelligite ; discite, iudices finium terra.*  
*Præbete aures, vos, qui continetis multitudines et placetis vobis in turbis nationum.*  
*Quoniam data est a Domino potestas vobis, et virtus ab Altissimo ; qui interrogabit opera vestra, et cogitationes scrutabitur.*  
*Quoniam cum essetis ministri regni illius, non recte judicastis, nec custodistis legem justitiæ, neque secundum voluntatem Dei ambulastis.*  
*Horrende et cito apparebit vobis, quoniam justiciam durissimum his qui præsumunt, fiet.*  
*Exiguo enim conceditur misericordia ; potentes autem potenter tormenta patientur.*  
 (Sap. VI, 2-8.)

dernière dans le gouvernement des peuples et de la chercher là précisément où Dieu l'a placée. Or, Dieu l'a placée dans son Eglise. De l'Eglise donc l'Etat doit recevoir la règle morale suprême, et par conséquent accepter cette Eglise et la reconnaître non comme il lui plaît de l'envisager, mais telle que Dieu l'a constituée, respectant en elle les droits et prérogatives que son divin Fondateur a voulu lui départir. Tout cela est de la dernière évidence et de la logique la plus serrée pour qui admet Dieu. Le libéralisme absolu ne peut donc le nier sans s'appuyer sur la négation de Dieu. Mais c'est justement ce qui le condamne sans retour aux yeux des catholiques comme de tous ceux qui n'ont pas encore perdu toute intelligence.

### § III.—Absurdité du Libéralisme modéré

Le libéralisme modéré, à l'entendre du moins, veut non pas la suprématie de l'Etat, mais la pleine indépendance de celui-ci par rapport à l'Eglise. Il ne nie pas l'ordre surnaturel, il en fait seulement abstraction et l'écarte du gouvernement politique des sociétés. Néanmoins, quoique moins repoussant, il est tout aussi absurde que le libéralisme absolu, car tandis que celui-ci se fonde sur l'athéisme, celui-là se fonde sur le dualisme. Il ne nie pas l'existence de Dieu, mais il nie son unité. Et c'est ce qui fut très-bien remarqué par le Pape Boniface VIII dans sa fameuse bulle *Unam Sanctam* où il reproche aux fauteurs de l'autonomie absolue de l'Etat, de supposer qu'il y a dans le monde deux premiers principes. Aussi les libéraux de cette classe pourraient-ils fort bien être appelés nouveaux Manichéens.

Assurément si autre est le créateur de l'Eglise et autre le créateur de l'Etat, si l'homme est ordonné à la vie civile par un principe et à la vie religieuse par un autre, il est tout-à-fait naturel que les deux fins soient séparées, comme séparés aussi sont les deux pouvoirs qui y conduisent. Seulement comme en une pareille hypothèse le sujet soumis à l'une et à l'autre direction est identique, on pourrait, pour éviter la contrariété de deux impulsions opposées qui paralysaient le mouvement, introduire un rapport librement conclu entre les deux moteurs, par voie de concessions réciproques, à peu près comme dans le Manichéisme, ou, suivant quelques-uns, le principe bon et le principe mauvais en vinrent à une espèce de traité afin que les effets de l'un ne fussent pas entièrement détruits par ceux de l'autre. Au contraire, si tout le créé n'a qu'un seul principe, comme nous l'enseignent la raison et la

foi, *unus est altissimus Creator omnipotens* (1), le système libéral, modéré tant qu'on le voudra, ne peut tenir debout. Si Dieu est un, une est l'ordonnance de l'univers, une la fin dernière de la création. Cette fin par rapport à celui qui ordonne les choses doit être la plus sublime et la plus avantageuse pour les choses qui sont ordonnées, ce qui ne peut être que la glorification de Dieu et la béatitude éternelle des créatures raisonnables. Or, c'est justement la fin où mène l'Eglise. L'Eglise n'est donc pas simplement une société parfaite (comment ne serait pas parfaite une société qui conduit au bien le plus parfait ?), mais elle est aussi une société suprême entre toutes, sa fin étant suprême. Et il faut qu'à cette fin soit subordonnée toute autre fin inférieure, s'il est vrai que les biens secondaires revêtent, relativement au bien suprême, la nature de moyens, et que les moyens sont subordonnés à la fin. Il résulte de là avec une irrésistible évidence que toute société doit se soumettre à l'Eglise et recevoir d'elle et la règle et la direction. Donc qu'on exalte l'Etat et qu'on en exagère la perfection tant qu'on voudra, il est une chose qu'on ne peut décliner, sa subordination à l'Eglise, à moins pourtant qu'on ne veuille transformer l'Etat même en Eglise et le prince en pontife. Mais alors il faudrait adhérer à la doctrine boiteuse de l'anglicanisme ou du schisme russe, et prouver que ce n'est pas à Pierre, mais à Tibère, que le Christ a dit ces paroles de l'Evangile : “ *Pais mes brebis, je t'établis fondement de mon Eglise.*”

Et il ne sert de rien d'invoquer la diversité des deux ordres dont l'un est temporel et l'autre spirituel. Cette diversité emporte avec soi pour l'Etat une indépendance relative, mais nullement une indépendance absolue. Voici seulement ce qu'elle peut faire : que dans les choses qui par elles-mêmes et directement se rapportent exclusivement au bien-être de la vie présente, comme les finances, l'armée, le commerce, la paix publique, les relations internationales, l'Etat agisse de son propre mouvement et en pouvoir suprême. Mais en aucune manière elle ne peut faire que dans les choses qui regardent directement et par elles-mêmes la piété et la justice et les mœurs, l'Etat ne doive se conformer aux prescriptions de l'Eglise ; et que de plus dans les choses qui sont, comme nous l'avons dit, de sa compétence il n'ait le devoir négatif de ne rien faire de préjudiciable à la moralité de ses sujets et au culte dû à Dieu.

Le contraire aurait-il lieu, il est évident que l'Eglise a le droit de corriger et d'annuler toutes les dispositions injustes et immora-

---

(1) Eccl. 1, 8.

les qui auraient été prises dans l'ordre même temporel, cela étant absolument requis pour qu'il y ait harmonie entre les deux ordres dans le mouvement qu'ils impriment au corps moral un et identique, à la société une et soumise à tous les deux.

Cette indépendance, dit-on, produit la confusion, c'est le fantôme agité par les adversaires. Mais pour en faire voir la puérité, pas n'est besoin de longs raisonnements. Y a-t-il confusion de la société domestique et de la société civile, parce que celle-là, tout autonome et indépendante qu'elle est dans sa sphère, est subordonnée à celle-ci ? Et pourtant les deux fins sont beaucoup plus rapprochées entre elles, puisqu'elles sont toutes deux contenues dans l'ordre naturel. Il y a confusion entre deux termes différents, seulement quand l'un perd sa nature pour prendre celle de l'autre. Absolument comme pour qu'il y ait confusion entre l'âme et le corps, il faut ou matérialiser la première, ou spiritualiser le second. Il suit de là qu'il y aurait confusion de l'Eglise et de l'Etat, si l'Eglise était subordonnée à l'Etat, cela ne pouvant arriver sans faire perdre à l'Eglise son caractère naturel et sans rabaisser sa fin aux seuls intérêts de la vie présente. Mais il ne résulte aucune confusion de la subordination de l'Etat à l'Eglise. La raison en est que par une telle subordination on ne dénature aucun des deux termes, on les relie seulement ensemble en vertu d'une relation qui est dans l'ordre. Usons ici encore de l'exemple de l'âme et du corps. Le corps se confond-il avec l'âme parce qu'il lui est subordonné ? Cela aurait lieu si, par une telle subordination, le corps se transformait en une faculté de l'âme. De même l'Etat se confondrait avec l'Eglise, si, renonçant à tout bien terrestre, la société civile devenait un couvent de religieux, et s'il ne restait plus au pouvoir politique qu'à exécuter les ordres de l'évêque.

Mais est-ce là ce que nous défendons ? Est-ce même une hypothèse réalisable ? Sans compter la sainteté de l'Eglise et sa position dans le monde, sainteté et position qui sont une garantie contre un pareil renversement d'idées et une pareille usurpation de droit, la nature même de l'homme y oppose un obstacle insurmontable. Quoiqu'on dise pour faire servir la vie présente à l'acquisition de la vie future, il n'arrivera jamais que la société (loin de pécher en cela par excès) soit généralement parlant dans son état normal sous ce rapport, si grande est la tendance de notre nature viciée vers les biens sensibles. Imaginez s'il est à craindre que tous les hommes deviennent des cénobites ! Le pouvoir politique de son côté est d'un naturel si envahisseur que c'est un miracle de pouvoir l'empêcher d'usurper les droits d'autrui, tant il est loin de se laisser dépouiller des siens. Du reste le péril de l'abus n'est jamais

un bon argument pour exclure l'usage, surtout quand l'usage est imposé par la nature, et que sans lui il est impossible au sujet d'accomplir même les actes qui lui sont propres.

Et c'est justement notre cas. Séparé de l'Eglise, l'Etat ne peut plus, comme il le devrait, parvenir à la fin même de la société civile. Il est forcé d'accorder les libertés dont nous avons parlé plus haut, et ces libertés répugnent grandement à l'idée de société et de gouvernement. Par lui-même l'Etat n'est pas juge de ce qui regarde la religion. Donc séparé de l'Eglise qui de par le Christ est la promulgatrice infaillible de la vérité, il ne peut se dispenser d'accorder la liberté des cultes. L'Etat n'est pas même bon juge de la morale. Donc, s'il n'est assisté par l'Eglise, il doit accorder la liberté de conscience et la faculté de suivre toute doctrine qui ne contredit pas de prime-abord l'enseignement des premiers principes de la raison. Et sur quoi s'appuierait-il pour restreindre encore cette liberté? sur la science et la philosophie naturelle? Mais les philosophes à meilleur droit que les princes pourraient enseigner l'une et l'autre. Nous interrogerons donc les philosophes? Mais, outre que les philosophes eux-mêmes sont souvent en désaccord, qui leur donnerait le droit d'imposer leurs propres idées à toutes les autres intelligences? Que Dieu puisse commander à l'esprit de ses créatures, c'est une chose incontestable. Qu'il exerce de droit par le moyen d'un *magistère* visible qu'il a établi lui-même et auquel il a promis son assistance pour qu'il ne défaille jamais, il n'y a rien non plus en cela qui ne soit raisonnable et très-conforme au besoin de l'humanité. Mais que ce même droit vienne à être dévolu à un homme, seulement parce qu'il est ou qu'il se croit plus savant que les autres, c'est ce que personne n'admettra, et surtout ceux qui, à tort ou à raison, sont convaincus de pouvoir rivaliser avec lui. La séparation de l'Eglise et de l'Etat étant admise, il doit être libre à tout citoyen de dire et de faire tout ce qu'il lui plaît, jusqu'à la limite au-delà de laquelle il heurterait les premiers principes de l'intelligence et les premières prescriptions de la syndérèse.

Mais alors l'idée de société humaine et de chef politique subsiste-t-elle encore? Quiconque n'est pas égaré par les délires du rationalisme moderne, répondra que non. Et, en effet, l'état social est donné à l'individu comme une aide pour parvenir à sa destination de la terre, et l'élément principal et essentiel de cette destination c'est, à n'en pas douter, l'honnêteté des mœurs: *Virtuosa vita est congregationis humanæ finis*, dit St. Thomas (1). Et il donne pour

---

(1) *De Regimine Principum*, XIV.

raison qu'il faut porter le même jugement sur la fin de la multitude que sur la fin de l'individu, la multitude n'étant que l'individu agrandi par son union avec d'autres. *Idem judicium oportet esse de fine totius multitudinis et unius* (1). Si donc la vertu est la fin de l'individu, la fin principale de la multitude associée ne peut être que la vertu. Mais de quelle manière le prince pourvoit-il à cette fin, si, excepté dans les premiers principes du vrai et de l'honnête, il lâche la bride dans tout le reste à tous les désordres moraux ? Et cet inconvénient grandit bien davantage s'il accepte intégralement le système libéral dans lequel on pose en principe que le prince n'a pas à s'occuper de l'ordre moral et qu'une seule chose lui revient : le souci de l'ordre matériel. D'après ce système, celui qui gouverne devra ne plus se souvenir qu'il est homme et qu'il a une société d'hommes à conduire, attendu qu'il est impossible de séparer dans l'homme l'ordre matériel de son rapport à l'ordre moral, tout comme il est impossible de séparer en lui, tant qu'il reste homme, le corps de l'âme.

On doit en dire autant de l'état de société. Elle emporte avec elle une union d'efforts pour obtenir la fin commune. Or, de même que l'acte extérieur se fait sous l'empire de la volonté libre, ainsi la volonté libre est mue par le bien que lui propose l'intelligence. Par suite l'union des hommes n'est pas humaine, si avec l'union des corps ne se trouve aussi celle des intelligences, et si l'unité d'action n'est pas accompagnée de l'unité de volonté et de sentiment. Mais cette unité, comment est-elle possible, quand le système même tend à la division des pensées et des affections, par la liberté qu'il accorde de professer et d'inculquer toute doctrine, de suivre et d'acréditer toute tendance ? Et l'expérience le démontre avec l'évidence du fait ; au vu de tout le monde, dans les Etats qui jouissent d'une constitution libérale, les dissentiements, les dissensions, les partis, les haines divisent tellement la même nation, le même peuple qu'on peut bien dire d'eux que :

.....*l'un l'altro si rode*  
*Di quei che un muro ed una fossa serra* (2)

C'est assez de regarder un Parlement où se trouve pourtant la crème du libéralisme pour voir la concorde que cette théorie est capable de produire. Et tandis que dans les Parlements la mani-

(1) *Ibid.*, I, c.

(2) Dante. *Purgatorio*, VI.

festation de ce désaccord ne va guère au-delà des violences de langage, dans les multitudes élevées à la libérale, elle passe à des actes beaucoup plus déplorables qu'il faut parfois réprimer avec du sang. Est-ce là la paix, principale fin de l'institution de la société civile ?

La division des esprits, dit-on, se rencontre aussi dans les gouvernements qui ne sont pas libéraux. C'est vrai, mais au moins n'éclate-t-elle pas au dehors pour étendre aux autres sa contagion, et, en tout cas, ce n'est pas en vertu même du système gouvernemental qu'elle se produit, mais seulement par suite de la fragilité humaine. Dans les gouvernements libéraux, rien ne l'empêche de s'étendre, et elle naît du système lui-même qui est, nous l'avons vu, l'inévitable conséquence de la séparation d'avec l'Eglise.

(à continuer.)

---

# L'EGLISE ET LE MONDE INTELLECTUEL (1)

PAR LE RÉV. P. AUG. J. THÉBAUD, S. J.

---

Dans un article précédent (2) sur "la situation actuelle de l'Eglise," nous avons dit qu'elle a perdu une portion considérable de son ancienne influence sur la partie intellectuelle de l'humanité. C'est notre pénible tâche de consacrer quelques pages à l'examen de ce côté très remarquable de sa position présente. En faisant cela, nous aurons peut-être à dévoiler la trame d'un complot ténébreux, aussi hardi que celui par lequel l'Eglise a été dépouillée de son pouvoir temporel; complot dont l'existence apparaît évidente en ce moment même dans beaucoup de mesures d'Etat déplorables, qui deviennent de jour en jour plus répandues, et qui certainement entraîneraient la ruine de l'Eglise, si son esprit n'était pas véritablement "la lumière du Saint-Esprit sur la terre," comme il est éloquemment dépeint dans les Lectures du Révérend chanoine Hedley, aujourd'hui évêque.

Mais pour comprendre plus à fond l'esprit de l'intellectualisme moderne,—comme il a été justement appelé par un collaborateur de la *Revue de Dublin*—pour juger exactement de son détestable dessein et du succès qu'il a obtenu jusqu'à présent, en même temps pour raviver notre espérance par la vue du remède infailible toujours prêt lorsque le mal empire, il est à propos d'examiner d'abord l'Eglise comme un corps essentiellement intellectuel et, au fait, comme le plus puissant qui ait jamais paru sur la terre. Cet examen peut à la fin convaincre le lecteur que comme l'Eglise

---

(1) Traduit de la *American Catholic Review*, juillet 1876.—Hardy et Mahony, éditeurs-propriétaires, Philadelphie, 505 Chestnut Street; P. O. Box 2466. \$5.00 par année.

(2) *Am. C. R.*—Livraison d'avril.

ne peut changer en quoi que ce soit d'essentiel à sa constitution ; que comme la source vive de foi et de raison placée dans son sein pour satisfaire la soif de l'humanité ne peut jamais tarir, toutes les tentatives des "hommes d'intelligence" de notre temps, si étroitement ligués contre elle, doivent échouer à la fin. Ces hommes pourront-ils jamais étouffer la lumière intellectuelle qui rayonne si brillante, allumée par le ciel, dans l'âme de milliers d'hommes d'une foi ardente, dévoués à l'Eglise, habiles à manier la plume, ou à parler à la tribune ou dans la chaire ? Si dans le siècle dernier de pareils hommes se montrèrent en plus petit nombre par suite de plusieurs causes déplorables, voyez comme ils abondent dans notre siècle, et combien ils sont à la fois habiles et courageux ! On ne peut pas dépouiller l'homme de son intelligence comme on le dépouille de ses biens terrestres. Quand vous avez pris au prêtre tout ce qu'il possédait, il y a encore un foyer brûlant dans son âme ; il a encore une langue comme vous. Mais nous viendrons à cela tout à l'heure.

Les ardents promoteurs de l'"Intellectualisme moderne" peuvent très bien, en conséquence, être déçus de leurs calculs. En ce moment, ils sont cependant tout à fait convaincus de leur puissance, et leur puissance est certainement aussi grande que l'était celle des "ténèbres" lors de la passion de notre Sauveur. Ils voudraient évidemment s'affermir dans leur haute situation, et comme ils ont une tournure d'esprit libérale, ils aimeraient, au lieu d'engager une guerre perpétuelle, à conclure un accommodement pacifique avec l'Eglise. C'est pourquoi ils font des propositions, ils offrent des conditions, des termes d'accommodement en vue de résoudre à leur aise la grande question de savoir à qui appartiendra la direction intellectuelle de l'humanité. Car c'est là le problème solennel agité maintenant tout autour de nous. Dans une certaine mesure, il en a été de même à toutes les époques ; maintenant cette question domine toutes les autres.

Voici les termes et les conditions précis des hommes d'intelligence : que le prêtre reste dans son église, qu'il y explique les dogmes de son catéchisme et la morale de son évangile. A nous appartient tout le reste, la tribune, le sénat, l'atmosphère sociale et.....l'école. Ils affirment que cette division du travail est nécessaire pour assurer la tranquillité du monde. Quand cela sera bien entendu et accepté des deux côtés, l'humanité avancera rapidement dans la voie de la civilisation et du progrès. Les "hommes d'intelligence" seront naturellement, comme il est convenable, les principaux facteurs du grand problème. La religion ne perdra pas toute son utilité, du moins en ce qui concerne une classe toujours nom-

breuse de la société, les femmes et les enfants. Par ce moyen seulement on atteindra au grand but qu'on a maintenant en vue, c'est-à-dire qu'on obtiendra la paix certaine, et alors commencera le millénaire depuis si longtemps promis à l'humanité.

Si l'Eglise était réduite à accepter ces conditions,—elle ne l'est pas encore tout à fait—elle pourrait dire : “ La paix est le résultat de la perfection de l'ordre que moi seule je puis apporter ; et la paix viendra certainement quand on me laissera mon entière liberté. La guerre, je le vois, doit continuer sur la terre un peu plus longtemps. Mais avec ce que vous avez la bonté de me laisser, Messieurs, je puis vous battre. La part que vous m'assignez généralement est la seule chose que j'avais au commencement, et, avec elle seule, j'ai vaincu vos pères. Votre intelligence est-elle si bornée, avec tous les moyens dont vous disposez pour la cultiver, que vous ne compreniez pas que, avec les dogmes du catéchisme et la morale de l'Evangile, je suis, bien mieux que vous, capable de conduire le monde ? Ce que vous appelez le catéchisme, Proudhon, un *intellectualiste* comme vous, l'appelait *théologie*. Conséquemment puisque vous rejetez de votre arsenal l'arme appelée catéchisme, vous êtes parfaitement incompétents pour discuter, bien plus encore pour résoudre n'importe quelle question appartenant à l'ordre social, politique et moral. Proudhon peut avoir avancé et écrit dans le cours de sa vie bien des paradoxes et bien des propositions fausses. Mais la proposition que nous venons de citer est incontestablement une des plus vraies qu'un homme puisse avancer. Aussi puisque vous me laissez le catéchisme, c'est assez pour vous battre sur tous les points de ces grandes questions. Tôt ou tard le monde devra venir à moi—à cause de vos fatales erreurs, Messieurs, qui vous êtes constitués ses guides—sinon le monde doit périr.

Ce peu de mots que nous avons la hardiesse de mettre sur les lèvres de l'Eglise, peignent la position des deux armées en lutte dans le champ de l'intelligence. La première, toute de cette terre, a rejeté avec mépris tout ce qui contenait le moindre atome de surnaturel, ou même de spirituel, et prétend gouverner le monde—une pure machine— au moyen de roues et de leviers, ou de poids et d'engrenages. Dans ce système l'homme est un animal, la vie un passage de quelques années, et la création entière une mécanique céleste, comme Laplace l'a ingénieusement appelée. Bien différent est l'autre système partant du principe qu'il y a une suprême effusion intellectuelle qui est “ la lumière du Saint Esprit ” par laquelle le monde doit être gouverné et dirigé, parce que l'homme tient à Dieu par son origine, et est, en dernier lieu, destiné

à retourner à Dieu comme sa fin dernière. C'est là simplement le texte du catéchisme ; mais c'est aussi une théologie sublime. La guerre doit donc être perpétuelle entre ces deux systèmes jusqu'à ce que le plus faible, qui est à coup sûr le premier, soit entièrement et finalement vaincu. Mais ce ne sont là que de légères escarmouches. Nous entrons immédiatement dans le vif du sujet.—  
*We must throw ourselves at once in medias res.*

Est il vrai, comme il a été dit, que l'Eglise a toujours été et est encore le corps le plus intellectuel qui ait jamais existé sur la terre ? Peut-on le prouver historiquement ? Nous le pensons ; et, en entreprenant de faire la preuve, nous ne mettons aucune restriction quelconque à la signification du mot *intellect*. Cela peut surprendre quelques personnes qui pensent sérieusement que, à la fin, la science a été *sécularisée*, et que désormais elle ne peut plus faire partie du domaine du *cléricalisme*. Pensée très étrange, pour ne rien dire de plus, qui ne peut supporter la moindre discussion, car l'intellect appartient à l'esprit, et l'esprit est le même pour les *cléricaux* et pour les séculiers ; seulement les premiers appliquent plus leur esprit aux hautes questions du monde spirituel que, par exemple, aux détails des termes techniques de l'histoire naturelle ; chose pour laquelle, ils sont cependant tout à fait compétents, s'il leur plaît d'abaisser le niveau de leurs études. Il est vrai que quand Notre Seigneur envoya ses apôtres pour enseigner l'humanité, il les investit surtout de la grande fonction de diriger infailliblement l'intellect dans la voie de la vérité et de la justice, mais il n'exigea pas qu'ils fussent des littérateurs ni des savants. Cependant il est remarquable, et l'histoire en témoigne, que ce dernier privilège inférieur a toujours paru accompagner le premier, qui est plus élevé. Entrons dans quelques détails et développons-les.

En général, on suppose que la véritable puissance intellectuelle de l'Eglise dans le sens que nous avons indiqué, a commencé lorsque les barbares, ayant détruit l'empire romain, se jetèrent avec leur farouche sauvagerie au milieu de populations corrompues, imposant leur grossière féodalité comme un joug de fer à l'Europe vaincue. L'Eglise chrétienne, amis et ennemis s'accordent sur ce point, rendit alors à l'humanité un service inappréciable en portant les premiers éléments de la civilisation à ces sauvages enfants des forêts et des marais du Nord. Elle se présenta à eux l'Evangile à la main ; elle devint le précepteur de tribus grossières qui, au premier abord, furent frappées de crainte à sa vue, mais furent bientôt convaincues que sa doctrine venait du ciel. Ainsi l'Eglise commença à les adoucir, à vaincre leurs naturel féroce, et à préparer un état de société plus tranquille.

Beaucoup d' "hommes d'intelligence" modernes ajoutent avec un demi-sourire de moquerie, "après tout une Eglise théocratique et autocratique était l'interprète convenable pour parler en un langage grossier à des populations grossières. Si ce ne sont pas là exactement leurs paroles, c'est au moins ce qu'elles veulent dire. Nous donnerons bientôt une explication tout à fait différente de l'œuvre de l'Eglise à cette époque. Il ne sera pas difficile de prouver qu'elle fit beaucoup plus que cela ; qu'elle instruisit, en fait, les barbares du Nord, et les éleva à cette suprême civilisation grâce à laquelle l'Europe a pu diriger le monde depuis lors et obtenir la suprématie qu'elle possède encore sur toutes les nations du globe. Mais ce n'était pas la première fois que l'Eglise donnait la preuve complète de sa puissance intellectuelle. Longtemps avant cette époque, lorsque la société était le plus civilisée et avait atteint le plus haut degré de prospérité matérielle et de culture des arts et de la littérature, l'Eglise avait montré la puissance de son esprit d'une façon que les hommes paraissent avoir oubliée, car ils n'en parlent jamais. Ce fut cette soudaine explosion d'éloquence sublime, de perfection littéraire, et d'éducation si développée, qui ont valu aux quatrième et cinquième siècles le nom bien connu de : *Ere des Docteurs*. Cependant cette glorieuse dénomination ne donne pas une idée suffisante de ce remarquable phénomène intellectuel, le plus surprenant qui se soit jamais produit sur la terre, puisque ce fut la substitution presque soudaine d'une littérature complète, nouvelle, en même temps inattendue, à la place de la littérature qui avait jeté un lustre immortel sur la Grèce et sur Rome, laquelle, chose étonnante à constater, expirait précisément à cette époque. Ceci mérite une attention particulière.

L'ancienne littérature de la Grèce et de Rome a été sans contre-dit la plus influente qui ait jamais existé sur la terre. Le sanscrit, seul dans l'antiquité, pourrait avoir des droits à une mention particulière ; mais quoiqu'il paraisse y avoir des compositions en cette langue qui peuvent, dit-on, surpasser en fraîcheur et en profondeur tous les ouvrages grecs et latins que nous possédons, elles sont tellement orientales que les habitudes plus calmes de la race dominante sur la terre, c'est-à-dire la race européenne, ne peuvent être ni aussi puissamment pénétrées ni aussi facilement façonnées par ces compositions, qu'elles l'ont toujours été par les productions du génie de la Grèce et de Rome. Dans ces classiques, comme nous les appelons, il y a en dehors de l'élément mythologique, sans valeur pour nous, mais qui cependant peut devenir un levain de corruption dans quelques cerveaux mal équilibrés, il y a souvent, dirons-nous, une profondeur de sagesse, une appréciation juste de

la nature humaine, une précision de pensée, une perfection de style, qui ont assuré leur immortalité, et qui ont porté les moines du moyen âge à passer de longues heures, des mois et des années de leur vie à les transcrire pour nous les transmettre. Il est inutile de s'étendre sur ce sujet ; aucune opposition ne parviendra à faire disparaître ces classiques.

Il est arrivé que la plus brillante période de la littérature latine a précisément coïncidé avec le siècle d'Auguste ; époque même où notre divin Sauveur naquit en Judée. Le génie grec avait atteint son apogée quelques siècles auparavant, au temps de Périclès ; mais le déclin avait à peine été perceptible, si ce n'est dans la perfection du style ; et Rome, elle-même, dont la langue était si riche sous les premiers empereurs, s'inclina devant l'art, la langue et la sagesse de la Grèce et les classes riches reçurent invariablement par des maîtres grecs l'éducation artistique, littéraire et philosophique. Il en était ainsi lorsque Pierre arriva à Rome, et la société religieuse, qui devait être à jamais glorieuse sous le nom d'Eglise catholique romaine, commença à se servir des deux langues, mais principalement de la langue *grecque*. Ceux d'entre nous qui ont lu avec délices les œuvres des premiers enfants de Pierre, Saint Clément de Rome, Ignace d'Antioche et Hermas, les lettres de l'Eglise de Smyrne sur le martyre de saint Polycarpe, et celles des Eglises de Vienne et de Lyon sur le martyre de saint Pothin, et finalement les quelques fragments qui restent de divers auteurs des premier et deuxième siècles, ne pourront jamais oublier le parfum étrange, mais délicieux qui s'exhale en maints endroits de mots grecs nouveaux et de phrases originales,—premier bégaiement d'un langage surhumain—d'un caractère vraiment céleste, qu'on n'avait jamais rencontré dans les auteurs païens de l'antiquité.

Bientôt une littérature nouvelle commence à paraître sous la plume d'Irénée, de Justin, d'Athénagore et de Théophile d'Antioche. En même temps on entend les solennels accents latins de Cyprien et de Tertullien. Combien ils diffèrent de ceux des auteurs profanes de la même époque. C'est la naissance d'une nouvelle ère intellectuelle, le genre sensuel des maîtres de l'ancienne littérature a complètement disparu, et, *seul*, l'esprit prend son essor, enrichi de nouveaux dons du ciel.

Mais au même moment un phénomène inexplicable, qui doit attirer notre attention, se produit avec rapidité. C'est la disparition tranquille, sans cause visible, de la brillante littérature de la Grèce et de Rome, pour faire place à la merveille intellectuelle qui va lui succéder. Quelles expressions seraient assez majestueuses pour peindre la grande scène qui s'est passée dans le temps com-

parativement court de la période comprise entre les Antonins et Théodose ? Combien il est regrettable qu'il n'y ait pas d'autre moyen que de froides statistiques pour la faire connaître aux lecteurs.

Nous avons l'idée de passer en revue les diverses histoires de la littérature de cette époque, et de noter sur le papier les gradations du déclin et de l'apogée des anciens classiques d'une part, et des nouveaux Pères de l'autre, en comparant en même temps, si c'était possible, leur valeur littéraire. Ce n'était pas une tâche agréable à cause de son aridité ; et nous avons été très satisfait de voir qu'elle avait été très sagement accomplie, aux Etats Unis, au moins pour le grec, par le professeur E. A. Sophocles, de *Harvard University*. Cet érudit en langue grecque place en tête de sa liste commençant à la naissance du Christ,—l'époque antérieure n'a pas d'intérêt pour nous dans la question—les remarquables paroles suivantes : " Du premier-siècle de l'ère chrétienne en descendant vers nous, les écrivains sont divisés en séculiers et en ecclésiastiques. Les premiers sont les successeurs légitimes de ceux du siècle précédent ; les seconds peuvent être considérés comme des intrus, ou " une force perturbatrice." Cette appréciation est certes très piquante, et il sera curieux de donner, tout à l'heure, quelques moments d'attention à la valeur comparative des successeurs légitimes des anciens classiques, d'une part, et des intrus ou force perturbatrice " ce qui veut dire ici les nouveaux écrivains chrétiens ou Pères, de l'autre part. Comme nous ne pouvons donner la liste entière dans ces quelques pages, nous compterons seulement les écrivains des deux côtés. Pour le premier siècle plusieurs inscriptions ou de courts fragments sont rangés parmi les auteurs classiques — nous trouvons trente-quatre successeurs légitimes des anciens classiques, et déjà quinze intrus au nombre desquels sont les quatre Evangélistes et les quatre écrivains des Epîtres apostoliques.

Le deuxième siècle donne, pour les premiers, quarante-huit noms y compris des inscriptions, et trente-trois sur la liste des seconds, où, il est vrai, sont placés plusieurs auteurs gnostiques. Le troisième siècle donne dix-huit noms seulement sur la liste des premiers, et le même nombre sur celle des seconds. Mais à partir du quatrième siècle, il se produit subitement un immense changement. Le quatrième siècle fournit trente-et-un successeurs légitimes des anciens classiques, dont dix problématiques, et il fournit à la liste des seconds les noms authentiques de quarante-sept auteurs. Le cinquième siècle fournit quatorze noms seulement d'un côté, et trente-huit de l'autre. Il est inutile d'ajouter que dès le septième

siècle les successeurs légitimes des anciens classiques avaient complètement disparu.

La comparaison du mérite littéraire des écrivains des deux côtés prendrait trop de place ; il suffira de dire que les noms à jamais glorieux des Pères grecs sont, sur la liste, placés en face de ceux de simples sophistes ou grammairiens inconnus. L'étude de la littérature séculière et de la littérature ecclésiastique de Rome, durant la même période, donnerait le même résultat. Nous verrions, comme il a été dit précédemment, la substitution complète de la seconde de ces littératures à la première. Mais comme nous traitons une question de mérite intellectuel, comme notre but est de montrer comment l'intellect de l'Eglise prit à la fois possession de l'esprit de la Grèce et de Rome, il est convenable, pour apprécier justement ce sujet, de peser, de montrer et d'estimer, autant qu'on peut le faire dans un écrit abrégé, le nouvel élément qui prit alors possession du genre humain.

L'ordre dans les écrits étant une condition essentielle de clarté, nous parlerons de l'empire intellectuel que l'Eglise prit d'abord sur le monde grec, ensuite sur le monde romain ; enfin du même phénomène en dehors des limites de l'Europe. Nous ne dirons qu'un mot sur chacune des trois phases de ce phénomène, cependant un gros volume serait à peine suffisant.

C'est à Alexandrie que se produisit la première de ces merveilles. Cette grande ville était alors le cerveau du monde entier. Au moment de sa disparition, dont nous avons dit un mot en passant, la littérature grecque avait concentré tout son éclat à l'embouchure du Nil. Il n'est pas besoin de rappeler les écoles, les bibliothèques, les immenses collections d'œuvres scientifiques ni la foule des professeurs érudits et des philosophes illustres de cette époque. L'éclectisme et le néoplatonisme étaient évidemment la concentration de l'ancien univers intellectuel dans un immense foyer. L'histoire, la philosophie, la théurgie, l'archéologie scientifique de l'ancien polythéisme, les sciences naturelles aussi, dans leur plus large acception comme on les comprenait dans ce temps, étaient les sujets enseignés et étudiés avec le plus vif intérêt dans les écoles d'Alexandrie. Et le but final de toutes ces études c'était d'étayer la base intellectuelle de l'ancien monde, y compris son idolâtrie, que la raison à son réveil menaçait de renverser.

Mais malheureusement pour ces grandes espérances, Marc, le disciple de Pierre, avait, quelques années après l'ascension de Notre Seigneur, parcouru, d'une manière inexplicable en apparence, tout le chemin de Rome à Alexandrie, passant d'abord par la Cyrénaïque pour apprendre le grec, probablement, puis dans

l'Égypte centrale, par la Thébaïde, où il resta douze ans, sans doute pour apprendre la langue égyptienne ; et finalement, quelque beau jour, à Alexandrie, où il se fixa, nous en sommes sûr, dans le quartier juif de la ville, puisqu'il était lui-même juif. Cette ville était également partagée entre les Grecs, les Égyptiens et les Juifs, et ainsi Marc s'était préparé à faire face aux trois populations à la fois. Il commença immédiatement à enseigner le catéchisme, occupation assez peu prisée par les intellectualistes de nos jours. Cependant il fit des convertis, et bientôt il ouvrit une église, chose certainement fort peu importante aux yeux des mêmes *gentlemen*. Ses successeurs suivirent la même voie, jusqu'à ce que sous Alexandre, l'un d'eux, Pantæus, pensons-nous, fût placé à la tête des catéchistes d'Alexandrie, ce que nous appellerions maître de l'école du dimanche de cette église. Et chose étrange à dire, Pantæus fit dans cette institution un changement, qui ne put certes paraître qu'une tentative désespérée, sans aucune chance de succès. Ce changement consistait à placarder des affiches dans les rues de la ville, ou quelque chose dans ce genre, pour inviter les élèves grecs du Museum, c'est-à-dire les élèves des grandes écoles publiques, à se rendre aux instructions données par Pantæus et par ses assistants.

Chose impossible en apparence, et cependant fait positif, les étudiants, auditeurs quotidiens des cours des savants philosophes éclectiques et néoplatoniciens et des plus grands érudits du temps, qui, sans doute, possédaient encore dans leurs immenses collections scientifiques et d'objets naturels quelques-uns des spécimens envoyés autrefois par Alexandre à son précepteur Aristote, ces étudiants entrèrent dans les modestes salles où l'on enseignait le catéchisme ; et, dans la suite, un grand nombre d'entre eux embrassèrent le christianisme.

Ainsi l'école fut fondée. Après Pantæus vinrent d'autres catéchistes, et il y en eut même au moment où la persécution était la plus ardente contre la nouvelle religion. C'est précisément durant cette terrible époque qu'apparaît la grande figure d'Origène. Nous voyons en lui l'athlète destiné à remplacer l'ancienne littérature par la nouvelle. Que ne pourrait-on pas dire sur l'entreprise gigantesque par laquelle le paganisme devait être conquis avec toutes les beautés de sa poésie, de ses arts, de ses sciences, enfin avec tout ce qui est le partage d'une race d'hommes réellement intelligents ? Car, il faut bien le remarquer, c'était seulement une lutte de l'esprit contre l'esprit—de l'esprit du vieux monde païen au temps de sa plus grande civilisation, dans la ville dotée de cette civilisation portée à son plus haut degré, contre l'esprit de la nouvelle

société spirituelle—l'Eglise—rassemblant ses forces par un sublime effort, et n'ayant que l'intellect pour seule arme. Et dans cette lutte gigantesque l'Eglise a triomphé ! Alexandrie était une ville chrétienne lorsque plus tard vint l'islamisme. D'autres athlètes suivirent Origène, le plus illustre d'entre eux fut Clément, le savant auteur des *Stromates*, du *Proteptricon* et du *Pédagogue*. Ces ouvrages immortels attirèrent aussitôt l'attention universelle, et comme dans les trois, la nouvelle et l'ancienne religion sont mises face à face, les païens intelligents abandonnèrent l'ancienne littérature et adoptèrent la nouvelle.

Dans l'intervalle, la lutte s'était étendue dans tout le monde hellénique. Comment pourrions-nous résumer en quelques paragraphes le récit de cette guerre de géants ? Les noms seuls de ceux qui ont combattu pour l'Eglise, ou plutôt pour l'humanité, rempliraient des pages, si l'on ajoutait un mot à chaque nom pour peindre brièvement le caractère particulier de celui qui l'a porté. Cyrille, de Jérusalem, apparaîtrait avec la simplicité de son style et la lucidité de sa doctrine ; Grégoire, de Néo-Cesarée, pourrait être appelé celui qui le premier a élevé l'éloquence à la sublimité dans son *Discours de remerciements à Origène* ; Basile, de Cappadoce, pourrait prendre rang parmi les meilleurs écrivains de la Grèce antique ; Grégoire, de Nazianze, son ami intime, mériterait non seulement une haute position parmi les meilleurs orateurs de tous les siècles et de tous les pays, mais encore à nos yeux son plus bel attribut serait la poésie ; car il a été le premier qui ait tressé les fils d'or et de soie du rythme grec autour des dogmes sublimes de la religion du Christ. A lui revient l'honneur d'avoir agité les douces vagues de l'harmonie sur lesquelles le monde grec s'était balancé jusqualors, et d'avoir, dans plus de cent-cinquante-huit poèmes, exprimé son enthousiasme et son amour pour l'Etre suprême, le Verbe éternel, le Saint Esprit et une légion de saints, au lieu de chanter Jupiter, les autres divinités et les héros de la mythologie païenne.

Que ne pourrait-on pas dire de Grégoire de Nysse, frère de Basile, et presque son égal pour l'élévation de la pensée, la beauté du style et la force de la logique ? On peut à coup sûr affirmer que l'esprit grec n'a jamais atteint, dans l'explication des mystères de la religion, la sublimité et la profondeur des ouvrages d'Athanase et de Cyrille d'Alexandrie, qualités qui n'ont cependant pas préservé le second de ces deux grands hommes des calomnies de quelques écrivains protestants et de beaucoup d'écrivains infidèles. Si Cyrille n'atteint pas la perfection littéraire des autres Pères, probablement par suite de son long séjour parmi les moines aus-

tères de la Nitrie, les sublimes sujets, qu'il discute avec grandeur et avec clarté, suffisent pour le placer au rang des grands écrivains ; et Athanase est à tous égards un modèle de langage, si ce n'est peut-être dans quelques opuscules qu'il a écrits dans sa fuite à travers les solitudes de la haute Egypte.

La nécessité nous oblige à omettre plusieurs écrivains importants ; aussi devons-nous nous borner à mentionner Jean d'Antioche, surnommé Chrysostôme, le plus grand d'entre eux tous par l'éloquence. Mais tout homme instruit doit avoir lu au moins quelques unes de ses œuvres immortelles, car personne ne peut se dire versé dans la littérature grecque, s'il ne connaît pas les *Homélies* de Chrysostôme au peuple d'Antioche.

Voilà quelques-uns des géants intellectuels qui ont accompli la grande révolution littéraire que nous étudions. Cependant il est impossible de ne pas dire un mot sur le caractère général de leur esprit par rapport à leur manière de s'exprimer dans le langage qu'ils ont employé, et par rapport à l'essence et à la substance de leurs œuvres, tirées principalement de la Bible. Leur esprit, pour s'exprimer, n'avait pas d'autre voie que l'emploi de l'idiome attique, et le texte de l'Écriture sainte fut le sujet de son magnifique développement. Rien ne pourrait, mieux que ces deux faits, nous donner une plus haute idée de l'œuvre réellement intellectuelle que l'Église a ainsi accomplie aux Ve et VI<sup>e</sup> siècles.

On sait que juste avant la diffusion primitive du christianisme tous les anciens dialectes de la Grèce avaient disparu et s'étaient partout fondus dans l'idiome attique, alors universel. Le professeur Sophocles, que nous avons cité plus haut, donne dans son *Lexique*, des détails curieux sur ce sujet. Dans notre opinion ce fut une partie du grand et providentiel dessein sur lequel il est impossible de nous étendre en ce moment. Tous les Pères grecs ont écrit dans ce l'impide, riche, parfait et harmonieux idiome, le mieux adapté à l'expression des plus hautes, des plus saintes et des plus douces conceptions de l'esprit. Si tel était le sublime moyen dont ils se servaient, l'essence et la substance de tout ce qu'ils ont dit avait un caractère encore plus élevé, car ils l'avaient tiré de l'Ancien Testament et du Nouveau. Les Pères commencèrent dès le principe à répandre dans le monde la divine doctrine de l'Écriture. Mais ce fut surtout après qu'Origène eut donné une édition exacte et fidèle de l'Écriture sainte dans ses *Hexaples* et que Jérôme eut publié sa *Vulgate*, que les écrivains chrétiens s'étendirent longuement sur un si grand thème. Il est difficile de trouver des Pères, même en petit nombre, qui n'aient pas donné l'explication littérale de la Bible entière, et impossible d'en trouver un seul qui ne

l'aît pas expliquée au moins pour une partie. Ce fut la première fois que l'humanité entendit le Verbe de Dieu expliqué dans une langue magistrale par les maîtres les plus intelligents.

Mais nous devons nous hâter. Nous n'avons encore rien dit de la mort ignominieuse de l'ancienne littérature latine, ni des sublimes épanchements de la vie intellectuelle du christianisme latin qui l'a remplacé. Dès que Cyprien et Tertullien, et un peu plus tard Lactance, se firent entendre, les brillants écrivains du siècle d'Auguste n'eurent plus de successeurs. Si nous avions le temps de faire pour Rome ce que nous avons brièvement fait pour la Grèce, on trouverait à peine assez forte l'épithète d'ignominieuse que nous venons d'appliquer à la mort de l'art romain. Tacite, Juvénal et Pline sont les seuls hommes marquants qui parurent immédiatement après Néron, et ils apparaissent flottant seuls au milieu d'une mer d'écrivassiers déplorables. Quels sont les six ou huit *hommes illustres*—les auteurs qui ont écrit sur la littérature latine différent quant au nombre—qui ont employé leur rare talent à composer ce qu'on appelle *Historia Augusta*, et qui sont plus ou moins connus sous la désignation de *Scriptores Augustorum*? N'est-ce qu'ils ont mentionné quelques faits qui seraient ignorés s'ils n'eussent pris la peine d'écrire, autant vaudrait, pour ce qui concerne le bien intellectuel de l'humanité, qu'ils n'eussent jamais existé. Ils ont vécu depuis Adrien jusqu'à Dioclétien. Cet effondrement étonnant d'une chose aussi grande et aussi puissante que la poésie de Virgile et d'Horace, le talent historique de Tite Live et de Tacite, l'éloquence judiciaire d'Hortensius et de Cicéron; cet effondrement étonnant est un fait qui n'a pas encore été expliqué, et qui, probablement, ne le sera jamais.

Mais voyez la cohorte des illustres écrivains qui, après avoir été nourris avec le lait de l'Eglise, paraissent à la fois sur la scène du monde et donnent à la littérature latine une vie nouvelle qui durera plusieurs siècles.

Aux noms de Cyprien et de Tertullien, déjà cités, nous avons à ajouter ceux d'Arnobé et de Minutius Félix, dans les premiers temps; un peu plus tard, ceux de Lactance, d'Hilaire de Poitiers, de Vincent de Lerins, de Maxime de Turin, de Claudien Mamert, de Paul Orose et de Salvien de Marseille, simple prêtre, auteur de nombreux ouvrages dont nous ne possédons que deux, dont voici les titres: *Adversus Avaritiam* et *De Gubernatione Dei*. Avec quelle vigueur il parle des abus qui, déjà de son temps, se glissaient dans l'Eglise! Avec quelles sombres couleurs il peint la dévastation de l'empire par les barbares, mais en annonçant cependant avec clarté que l'Eglise sauverait l'empire, et en prédisant, comme un pro

phète, que le monde ne périrait pas, mais qu'il serait rappelé à la vie et renouvelé par le châtement même. Ces quelques noms d'auteurs chrétiens suffiraient pour montrer la richesse intellectuelle de l'Église à cette époque dégénérée. Cependant rien n'a encore été dit des plus grands hommes d'alors, qui, par eux-mêmes, illustreraient la littérature dans tous les siècles, au moins lorsqu'il s'agit seulement de la puissance de l'esprit. Ces hommes s'appelaient Ambroise, Augustin et Jérôme.

Quels génies le monde a-t-il jamais produits qui puissent aller de pair avec Augustin ? Peut-être deux ou trois. Mais combien peu de nos jours peuvent même comprendre et sonder la profondeur de sa philosophie, comprendre son admirable connaissance du cœur humain, sa sublime intelligence des dogmes de la religion, et ce qui paraît beaucoup plus aisé, sa touchante charité envers les malheureux de toute sorte. Quant à Jérôme, les hommes de notre siècle peuvent mieux le comprendre ; car il unit à une immense érudition une prodigieuse activité d'esprit, un merveilleux pouvoir pour exercer de l'influence sur les hommes de toutes les classes de la société : le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant, l'austère anachorète, la douce et tendre jeune fille et la mère de famille ; grandes qualités qui attirent particulièrement l'attention de tout le monde dans notre siècle de machines à vapeur, de vie pleine d'agitation et d'ardeur, de vie facile et commode, et de mélange social de toutes les nuances de l'humanité.

Mais ne pouvant, faute d'espace, développer les preuves de la supériorité intellectuelle de l'Église sur le monde grec et romain des Ve et VIe siècles, nous nous bornerons à citer quelques lignes de César Cantu sur ce sujet : " On est frappé de la vie puissante, de l'accord parfait, de l'harmonieux fonctionnement de la société religieuse à cette époque, quand on la compare à la société civile où tout était sans vie et marchait rapidement vers la décomposition. Nous ne voyons parmi les hommes de lettres que de froids grammairiens, des rhétoriciens bavards, des chroniqueurs sans mérite, des poètes langoureux chantant des épithalames ou des bucoliques ; toutes choses qui peuvent exister en même temps que la servitude et l'abaissement moral. Parmi les chrétiens, nous voyons, au contraire, des philosophes, des hommes d'Etat et des orateurs qui agitent les questions les plus élevées ; la plupart de ceux qui ont écrit étaient activement mêlés à la politique ; c'étaient des évêques, des penseurs engagés dans la politique, voués en même temps à la méditation et à l'action, appliqués à convaincre les hommes et à les gouverner. Pour cette raison, leurs écrits dénotent quelquefois une certaine précipitation ; ils sont composés en vue des circons-

tances actuelles du jour, et résolvent des questions qui viennent pour la première fois devant le public. Cependant ils brillent par une liberté de penser et par une facilité de style totalement inconnues aux littérateurs païens." Ce remarquable passage de Cantu tranche la question.

Avant de conclure sur ce point, nous devons remplir une promesse, nous n'y consacrerons cependant que quelques lignes. L'Eglise, avons-nous dit, montra alors son intellect non seulement par la supériorité qu'elle acquit si rapidement dans le champ de la littérature grecque et latine; mais le même fait nous frappe dans les pays civilisés situés en dehors des limites même de l'empire romain. Quand nous avons fait cette promesse, nous avions en vue la partie orientale de la Syrie et l'Arménie.

En parlant de la Syrie, dont le point central de civilisation était à Edesse, un seul paragraphe doit renfermer ce qui comporterait un long développement. Tout est compris dans cette simple mais substantielle observation: la littérature syriaque doit avoir existé antérieurement à l'établissement du christianisme à Edesse. Il a certainement existé quelque chose de la sorte dans ce pays, même du temps de l'ancien empire d'Assyrie. Une partie de la bibliothèque de ses rois, on le sait, a été transportée de nos jours des ruines de Ninive à Londres et à Paris. A plus forte raison doit-il en avoir été ainsi immédiatement avant l'ère chrétienne.

Cependant, tout cela a péri en entier; mais l'éloquence, la poésie et l'histoire chrétiennes, écrites dans le grand idiôme araméen appelé syriaque, ont laissé quelques vestiges de la perfection que cet idiôme atteignit dès que la dynastie des Abgars eut embrassé la religion chrétienne. Ceci se passa probablement à une époque très-rapprochée de la mort du Christ, et dans les temps apostoliques. Nous avons encore, au moins, le texte de l'Ancien Testament et du Nouveau en excellent syriaque, publié en Orient à une époque au moins aussi reculée que celle où Origène publia ses Hexaples, et longtemps avant que Jérôme ait donné à l'Occident sa précieuse Vulgate. Le *Peshito* de l'Ancien Testament et du Nouveau, c'est-à-dire le texte syriaque, excite à l'heure présente l'étonnement des savants, qui peuvent à peine comprendre cet étrange phénomène.

Le monde a perdu les œuvres de Bardesanes, écrivain du II<sup>e</sup> siècle, lesquelles auraient accru cet étonnement, si nous en avions une partie considérable. Mais les productions du grand Ephrem, du moins quelques-unes, existent encore; elles donnent au lecteur moderne une idée suffisante de la supériorité littéraire que l'Eglise acquérait immédiatement dans tous les endroits où elle était solidement établie. Nous ne pouvons en dire davantage.

Le résultat est presque aussi frappant en Arménie qu'en Syrie. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à consulter la première colonne de l'article sur la Littérature arménienne, dans la première édition de l'Encyclopédie arménienne d'Appleton. L'auteur connaît bien son sujet : il dit avec raison que "la littérature arménienne, jusqu'à l'introduction du christianisme, se composa de quelques chants ou ballades, qui ont été recueillis par Moïse de Chorene..... La foi nouvelle des Arméniens eut une influence puissante et favorable sur leur littérature." Cet auteur aurait exprimé sa pensée avec plus de clarté et plus de force, s'il eût dit que la foi nouvelle des Arméniens créa pour eux, et donna une pleine vigueur à ce qui avait à peine existé auparavant, c'est-à-dire créa une vie littéraire abondante, riche, immortelle, d'abord imitée des Grecs, mais prenant bientôt la forme arménienne propre après que Mesrope eut inventé les trente-huit lettres de l'alphabet qui, depuis lors, est resté l'alphabet national. Nous regrettons de n'en pouvoir dire davantage sur ce sujet, mais ce ne serait que la répétition du paragraphe relatif à Edesse.

(à continuer)

---

# LE PAYS DES FOURRURES

(suite)

## CHAPITRE XVIII.

### LA NUIT POLAIRE.

Cette longue nuit débuta par une violente tempête. Le froid était peut-être un peu moins vif, mais l'humidité de l'atmosphère fut extrême. Malgré toutes les précautions prises, cette humidité pénétrait dans la maison, et, chaque matin, les condensateurs que l'on vidait renfermaient plusieurs livres de glace.

Au dehors, les drifts passaient en tourbillonnant comme des trombes. La neige ne tombait plus verticalement, mais presque horizontalement. Jasper Hobson dut interdire d'ouvrir la porte, car il se produisait un tel envahissement, que le couloir eût été comblé en un instant. Nos hiverneurs n'étaient plus que des prisonniers.

Les volets des fenêtres avaient été hermétiquement rabattus. Les lampes étaient donc continuellement allumées pendant les heures de cette longue nuit que l'on ne consacrait pas au sommeil.

Mais si l'obscurité régnait au dehors, le bruit de la tempête avait remplacé le majestueux silence des hautes latitudes. Le vent, qui s'engageait entre la maison et la falaise, n'était plus qu'un long mugissement. L'habitation, qu'il prenait d'écharpe, tremblait sur ses pilotis. Sans la solidité de sa construction, elle n'eût certainement pas résisté. Très-heureusement, la neige, en s'amoncelant autour de ses murs, amortissait le coup des rafales. Mac Nap ne craignait que pour les cheminées, dont le tuyau extérieur, en chaux briquetée, pouvait céder à la pression du vent. Elles résis-

tèrent cependant, mais on dut fréquemment en dégager l'orifice obstrué par la neige.

Au milieu des sifflements de la tourmente, on entendait parfois des fracas extraordinaires, dont Mrs. Paulina Barnett ne pouvait se rendre compte. C'étaient des chutes d'icebergs qui se produisaient au large. Les échos répercutaient ces bruits, semblables à des roulements de tonnerre. Des crépitations incessantes accompagnaient la dislocation de quelques parties de l'icefield, écrasées par ces chutes de montagnes. Il fallait avoir l'âme singulièrement aguerrie aux violences de ces âpres climats pour ne point éprouver une impression sinistre. Le lieutenant Hobson et ses compagnons y étaient faits, Mrs. Paulina Barnett et Madge s'y habituèrent peu à peu. Elles n'étaient point, d'ailleurs, sans avoir éprouvé, pendant leurs voyages, quelque attaque de ces vents terribles qui font jusqu'à quarante lieues à l'heure et déplacent des canons de vingt-quatre ! Mais ici, à ce cap Bathurst, le phénomène s'accomplissait avec les circonstances aggravantes de nuit et de neige. Ce vent, s'il ne démolissait pas, il enterrait, il ensevelissait, et il était probable que douze heures après le début de la tempête, la maison, le chenil, le hangar, l'enceinte, auraient disparu sous une égale épaisseur de neige.

Pendant cet emprisonnement, la vie intérieure s'était organisée. Tous ces braves gens s'entendaient parfaitement entre eux, et cette existence commune, dans un si étroit espace, n'entraîna ni gêne, ni récrimination. N'étaient-ils pas, d'ailleurs, accoutumés à vivre dans ces conditions, au fort Entreprise comme au fort Reliance ? Mrs. Paulina Barnett ne s'étonna donc pas de les trouver d'aussi facile composition.

Le travail, d'une part, la lecture et les jeux, de l'autre, occupaient tous les instants. Le travail, c'était la confection des vêtements, leur raccommodage, l'entretien des armes, la fabrication des chaussures, la mise à jour du journal quotidien tenu par le lieutenant Hobson, qui notait les moindres événements de l'hivernage, tels que le temps, la température, la direction des vents, l'apparition des météores si fréquents dans les régions polaires, etc. ; c'était aussi l'entretien de la maison, le balayage des chambres, la visite journalière des pelleteries emmagasinées, que l'humidité aurait pu altérer ; c'était aussi la surveillance des feux et du tirage des poêles, et cette chasse incessante faite aux molécules humides qui se glissaient dans les coins. Chacun avait sa part dans ces travaux, suivant les prescriptions d'un règlement affiché dans la grande salle. Sans être occupés outre mesure, les hôtes du fort n'étaient jamais sans rien faire. Pendant ce temps, Thomas

Black vissait et dévissait ses instruments, revoyait ses calculs astronomiques ; presque toujours enfermé dans sa cabine, il maugréait contre la tempête qui lui défendait toute observation nocturne. Quant aux trois femmes mariées, Mrs. MacNap s'occupait de son baby, qui venait à merveille, tandis que Mrs. Joliffe, aidée de Mrs. Raë et talonnée par le "tatillon" de caporal, présidait aux opérations culinaires.

Les distractions se prenaient en commun, à certaines heures, et le dimanche pendant toute la journée. C'était, avant tout, la lecture. La Bible et quelques livres de voyage composaient uniquement la bibliothèque du fort, mais ce menu suffisait à ces braves gens. Le plus ordinairement, Mrs. Paulina Barnett faisait la lecture, et ses auditeurs éprouvaient véritablement un grand plaisir à l'entendre. Les histoires bibliques comme les récits de voyage prenaient un charme tout particulier, lorsque sa voix pénétrante, convaincue, lisait quelque chapitre des livres saints. Les imaginaires personnages, les héros légendaires s'animaient et vivaient alors d'une vie surprenante ! Aussi était-ce un contentement général, lorsque l'aimable femme prenait son livre à l'heure accoutumée. Elle était, d'ailleurs, l'âme de ce petit monde, s'instruisant et instruisant les autres, donnant un avis et demandant un conseil, prête partout et toujours à rendre service. Elle réunissait en elle toutes les grâces d'une femme, toutes ses bontés jointes à l'énergie morale d'un homme : double qualité, double valeur aux yeux de ces rudes soldats qui en raffolaient et eussent donné leur vie pour elle. Il faut dire que Mrs. Paulina Barnett partageait l'existence commune, qu'elle ne se confinait point dans sa cabine, qu'elle travaillait au milieu de ses compagnons d'hivernage, et qu'enfin, par ses interrogations, par ses demandes, elle provoquait chacun à se mêler à la conversation. Rien ne chômait donc au fort Espérance, ni les mains, ni les langues. On travaillait, on causait, et, il faut ajouter, on se portait bien. De là une bonne humeur qui entretenait la bonne santé et triomphait des ennuis de cette séquestration.

Cependant, la tempête ne diminuait pas. Depuis trois jours, les hiverneurs étaient confinés dans la maison, et le chasse-neige se déchainait toujours avec la même intensité. Jasper Hobson s'impatientait. Il devenait urgent de renouveler l'atmosphère intérieure, trop chargée d'acide carbonique, et déjà les lampes pâlissaient dans ce milieu malsain. On voulut alors mettre en jeu les pompes à air ; mais les tuyaux étaient naturellement engorgés de glace, et elles ne fonctionnèrent pas, n'étant destinées à agir que dans le cas où la maison n'eût pas été ensevelie sous de telles masses de neige. Il fallut donc aviser. Le lieutenant prit conseil du sergent

Long, et il fut décidé, le 23 novembre, qu'une des fenêtres percée sur la façade antérieure, à l'extrémité du couloir, serait ouverte, le vent donnant avec moins de violence de ce côté.

Ce ne fut point une petite affaire. Les battants furent facilement rabattus à l'intérieur, mais le volet, pressé par les blocs durcis, résista à tous les efforts. On fut obligé de le démonter de ses gonds. Puis, la couche de neige fut attaquée à coups de pic et de pelle. Elle mesurait au moins dix pieds d'épaisseur. Il fallut donc creuser une sorte de tranchée qui donna bientôt accès à l'air extérieur.

Jaspèr Hobson, le sergent, quelques soldats, Mrs. Paulina Barnett elle-même s'aventurèrent aussitôt à travers cette tranchée, non sans peine, car le vent s'y engouffrait avec une fougue extraordinaire.

Quel aspect que celui du cap Bathurst et de la plaine environnante ! Il était alors midi, et c'est à peine si quelques lueurs crépusculaires nuançaient l'horizon du sud. Le froid n'était pas aussi vif qu'on l'eût pu croire, et le thermomètre n'indiqua que quinze degrés Fahrenheit au-dessus de zéro (9° centig. au-dessous de glace). Mais le chasse-neige se déchainait toujours avec une incomparable violence, et le lieutenant, ses compagnons, la voyageuse auraient été immanquablement renversés, si la couche neigeuse, dans laquelle ils étaient entrés jusqu'à mi-corps, ne les eût maintenus contre la poussée du vent. Ils ne pouvaient parler, ils ne pouvaient regarder sous l'averse de flocons qui les aveuglait. En moins d'une demi-heure, ils eussent été enlisés. Tout était blanc autour d'eux, l'enceinte était comblée, le toit de la maison et ses murs se confondaient dans un égal enfouissement, et sans deux tourbillons de fumée bleuâtre qui se tordaient dans l'air, un étranger n'aurait pu soupçonner en cet endroit l'existence d'une maison habitée.

Dans ces conditions, la "promenade" fut très-courte. Mais la voyageuse avait jeté un coup-d'œil rapide sur cette scène désolée. Elle avait entrevu cet horizon polaire, battu par les neiges, et la sublime horreur de cette tempête arctique. Elle rentra donc, emportant avec elle un impérissable souvenir.

L'air de la maison avait été renouvelé en quelques instants et les mauvaises vapeurs se dissipèrent sous l'action d'un courant atmosphérique pur et revivifiant. Le lieutenant et ses compagnons se hâtèrent à leur tour d'y chercher un refuge. La fenêtre fut refermée, mais, depuis lors, chaque jour on eut soin d'en déblayer l'ouverture, dans l'intérêt même de la ventilation.

La semaine entière s'écoula ainsi. Très-heureusement, les rennes et les chiens avaient une nourriture abondante, et il ne fut pas

nécessaire de les visiter. Pendant huit jours, les hiberneurs se virent ainsi séquestrés. C'était long pour des hommes habitués au grand air, des soldats, des chasseurs. Aussi avouera-t-on que peu à peu la lecture y perdit quelque charme, et que le "cribbage" (1) finit par sembler monotone. On se couchait avec l'espoir d'entendre, au réveil, les derniers mugissements de la rafale, mais en vain. La neige s'amoncelait toujours sur les vitres de la fenêtre, le vent tourbillonnait, les icebergs se fracassaient avec un roulement de tonnerre, la fumée se rabattait dans les chambres, provoquant des toux incessantes, et non seulement la tempête ne finissait pas, mais elle ne paraissait pas devoir finir !

Enfin, le 28 novembre, le baromètre anéroïde, placé dans la grande salle, annonça une modification prochaine dans l'état atmosphérique. Il remonta d'une manière sensible. En même temps, le thermomètre, placé extérieurement, tombait presque subitement à moins de quatre degrés au-dessous de zéro (10° centig. au-dessous de glace). C'étaient là des symptômes auxquels on ne pouvait se tromper. Et en effet, le 29 novembre, les habitants du fort Espérance purent reconnaître, au calme du dehors, que la tempête avait cessé.

Chacun alors de sortir au plus vite ! L'emprisonnement avait assez duré. La porte n'était pas praticable, on dut passer par la fenêtre et la débayer des derniers amas de neige. Mais, cette fois, il ne s'agissait plus de percer une couche molle. Le froid intense avait solidifié toute la masse, et il fallut l'attaquer à coups de pic.

Ce fut l'ouvrage d'une demi-heure, et bientôt tous les hiberneurs, à l'exception de Mrs. Mac Nap, qui ne se levait pas encore, arpenaient la cour intérieure.

Le froid était extrêmement vif, mais le vent était entièrement tombé, il fut supportable. Cependant, au sortir d'une chaude demeure, chacun dut prendre quelques précautions pour affronter une différence de température de cinquante-quatre degrés environ (30° centig.).

Il était huit heures du matin. Des constellations d'une admirable pureté resplendissaient depuis le zénith, où brillait la polaire, jusqu'aux dernières limites de l'horizon. L'œil eût cru les compter par millions, bien que le nombre des étoiles visibles à l'œil nu ne dépasse cinq mille sur toute la sphère céleste. Thomas Black s'échappait en interjections admiratives. Il applaudissait ce firmament tout constellé, que pas une vapeur, pas une brume ne voilait. Jamais plus beau ciel ne s'était offert aux regards d'un astronome.

---

(1) Jeu de cartes très-usité en Amérique.

Pendant que Thomas Black s'extasiait, indifférent aux choses de la terre, ses compagnons se portaient jusqu'à la limite de l'enceinte fortifiée. La couche de neige avait la dureté du roc, mais elle était fort glissante, et il y eut quelques chutes sans conséquences.

Il va sans dire que la cour était entièrement comblée. Le toit seul de la maison excédait la masse blanche qui présentait une horizontalité parfaite, car le vent avait promené son rude niveau à sa surface. De la palissade, il ne restait que le sommet pointu des pieux, et, dans cet état, elle n'eut pas arrêté le moins souple des rongeurs ! Mais qu'y faire ? On ne pouvait songer à débayer dix pieds de neige durcie sur un si large espace. Tout au plus essayerait-on de dégager la partie antérieure de l'enceinte, de manière à former un fossé dont la contrescarpe protégerait encore la palissade. Mais l'hiver ne faisait que commencer, et on devait craindre qu'une nouvelle tempête ne comblât ce fossé en quelques heures.

Pendant que le lieutenant examinait les ouvrages qui ne pouvaient plus défendre la maison principale, tant qu'un rayon de soleil n'aurait pas fondu cette croûte neigeuse, Mrs. Joliffe s'écria :

“ Et nos chiens ! et nos rennes ! ”

Et, en effet, il fallait se préoccuper de l'état de ces animaux. La “ dog-house ” et l'étable, moins élevés que la maison, devaient être entièrement ensevelis, et il était possible que l'air y eût manqué. On se précipita donc, qui vers le chenil, qui vers le hangar des rennes, mais toute crainte fut immédiatement dissipée. La muraille de glace qui reliait l'angle nord de la maison à la falaise avait protégé en partie les deux constructions, autour desquelles la hauteur de la couche de neige ne dépassait pas quatre pieds. Les “ jours ” ménagés dans les parois n'étaient donc point obstrués. On trouva les animaux en bonne santé, et la porte ayant été ouverte, les chiens s'échappèrent en jetant de longs aboiements de satisfaction.

Cependant, le froid commençait à piquer vivement, et après une promenade d'une heure, chacun songea au poêle bienfaisant qui ronflait dans la grande salle. Il n'y avait rien à faire au dehors en ce moment. Les trappes, enfouies sous dix pieds de neige, ne pouvaient être visitées. On rentra donc. La fenêtre fut fermée, et chacun prit sa place à table, car l'heure du dîner était arrivée.

On pense bien que, dans la conversation, il fut question de ce froid subit, qui avait si rapidement solidifié l'épaisse couche des neiges. C'était une circonstance regrettable, qui compromettait, jusqu'à un certain point, la sécurité du fort.

—Mais, monsieur Hobson, demanda Mrs. Paulina Barnett, ne pouvons-nous compter sur quelques jours de dégel qui réduiront en eau toute cette glace ?

—Non, madame, répondit le lieutenant, un dégel à cette époque de l'année n'est pas probable ! Je crois plutôt que l'intensité du froid s'accroîtra encore, et il est fâcheux que nous n'ayons pu enlever cette neige, quand elle était molle.

—Quoi ! vous pensez que la température subira un abaissement plus considérable ?

—Sans aucun doute, madame. Quatre degrés au-dessous de zéro (1) (20° centigr. au-dessous de glace), qu'est cela pour une latitude aussi élevée ?

Mais que serait-ce donc si nous étions au pôle ? demanda Mrs. Paulina Barnett.

—Le pôle, madame, n'est pas, très-probablement, le point le plus froid du globe, puisque la plupart des navigateurs s'accordent pour y placer la mer libre. Il semble même que, par suite de certaines dispositions géographiques et hydrographiques, l'endroit où la moyenne de la température est la plus basse est situé sur le quatre-vingt-quinzième méridien et par soixante-dix-huit degrés de latitude, c'est-à-dire sur les côtes de la Géorgie septentrionale. Là, cette moyenne serait seulement de deux degrés au-dessous de zéro (19° centig. au-dessous de glace) pour l'année entière. Aussi ce point est-il connu sous le nom de "pôle du froid."

—Mais, monsieur Hobson, répondit Mrs. Paulina Barnett, nous sommes à plus de huit degrés en latitude de ce point redoutable.

—Aussi, répondit Jasper Hobson, je compte bien que nous ne serons pas éprouvés au cap Bathurst comme nous le serions dans la Géorgie septentrionale ! Mais si je vous parle du pôle du froid, c'est pour vous dire qu'il ne faut point le confondre avec le pôle proprement dit, quand il s'agit de l'abaissement de la température. Remarquons, d'ailleurs, que de grands froids ont été éprouvés sur d'autres points du globe. Seulement, ils ne dureraient pas.

—Et en quels points, monsieur Hobson ? demanda Mrs. Paulina Barnett. Je vous assure qu'en ce moment cette question du froid m'intéresse particulièrement.

—Autant qu'il m'en souvient, répondit le lieutenant Hobson, les voyageurs arctiques ont constaté qu'à l'île Melville, la température s'était abaissée jusqu'à soixante et un degrés au-dessous de zéro, et jusqu'à soixante-cinq degrés au port Félix.

---

(1) Il s'agit du zéro Fahrenheit

— Cette île Melville et ce port Félix ne sont-ils pas plus élevés en latitude que le cap Bathurst ?

— Sans doute, madame, mais dans une certaine limite, la latitude ne prouve rien. Il suffit du concours de diverses circonstances atmosphériques pour amener des froids considérables. Et si j'ai bonne mémoire, en 1845... Sergent Long, à cette époque, n'étiez-vous pas au fort Reliance ?

— Oui, mon lieutenant, répondit le sergent Long.

— Eh bien, cette année-là, est-ce qu'en janvier nous n'avons pas constaté un froid extraordinaire ?

— En effet, répondit le sergent, et je me rappelle fort bien que le thermomètre marqua soixante-dix degrés au-dessous de zéro (50°, 7 centig. au-dessous de zéro).

— Quoi ! s'écria Mrs. Paulina Barnett, soixante-dix degrés au fort Reliance, sur le grand lac de l'Esclave ?

— Oui, madame, répondit le lieutenant, et par soixante-cinq degrés de latitude seulement, un parallèle qui n'est que celui de Christiana ou de Saint-Pétersbourg !

— Alors, monsieur Hobson, il faut s'attendre à tout !

— Oui, madame, à tout, en vérité, quand on hiverne dans les contrées arctiques ! ”

Pendant les journées des 29 et 30 novembre, l'intensité du froid ne diminua pas, et il fallut chauffer les poêles à grand feu, car l'humidité se fût certainement changée en glace dans tous les coins de la maison. Mais le combustible était abondant et on ne l'épargna pas. La moyenne de cinquante-deux degrés (10° centig. au-dessus de zéro) fut maintenue au dedans en dépit des menaces du dehors.

Malgré l'abaissement de la température, Thomas Black, tenté par ce ciel si pur, voulut faire des observations d'étoiles. Il espérait dédoubler quelques-uns de ces astres magnifiques qui rayonnaient au zénith. Mais il dut renoncer à toute observation. Ses instruments lui “ brûlaient ” les mains. Brûler est le seul mot qui puisse rendre l'impression produite par un corps métallique soumis à un froid. Physiquement, d'ailleurs, le phénomène est identique. Que la chaleur soit violemment introduite dans la chair par un corps brûlant, ou qu'elle en soit violemment retirée par un corps glacé, l'impression est la même. Et le digne savant l'éprouva si bien, quoiqu'il en eût, que la peau de ses doigts resta collée à la lunette. Aussi suspendit-il ses opérations.

Mais le ciel le dédommagea en lui donnant, vers cette époque, le spectacle indescriptible de ses plus beaux météores : un parasélène d'abord, une aurore boréale ensuite.

Le parasélène ou halo lunaire formait sur le ciel un cercle blanc, borné d'une teinte rouge, autour de la lune. Cet exergue lumineux, dû à la réfraction des rayons lunaires à travers les petits cristaux prismatiques de glace, qui flottaient dans l'atmosphère, présentait un diamètre de quarante-cinq degrés environ. L'astre des nuits brillait du plus vif éclat au centre de cette couronne, qui ressemblait aux arcs laiteux et diaphanes des arcs-en-ciel lunaires.

Quinze heures après, une magnifique aurore boréale, décrivant un arc de plus de cent degrés géographiques, se déploya au-dessus de l'horizon du nord. Le sommet de l'arc se trouvait placé sensiblement dans le méridien magnétique, et, par une bizarrerie quelquefois observée en de moins hautes latitudes, le météore était paré de toutes les couleurs du prisme, entre lesquelles le rouge s'accusait plus nettement. Entre certains endroits du ciel, les constellations semblaient être noyées dans le sang. De cette agglomération brumeuse disposée à l'horizon et qui formait le noyau du météore, s'irradiaient des effluves ardentes, dont quelques-unes dépassaient le zénith et faisaient pâlir la lumière de la lune submergée dans ces ondes électriques. Ces rayons tremblotaient comme si quelque courant d'air eût agité leurs molécules. Aucune description ne saurait rendre la sublime magnificence de cette "gloire," qui rayonnait dans toute sa splendeur au pôle boréal du monde. Puis, après une demi-heure d'un incomparable éclat, sans qu'il se fut resserré ni concentré, sans un amoindrissement même partiel de sa lumière, le superbe météore s'éteignit soudain, comme si quelque main invisible eût subitement tari les sources électriques qui le vivifiaient.

Il n'était que temps pour Thomas Black. Cinq minutes encore, et l'astronome eût été gelé sur place !

JULES VERNE.

(à continuer)

---

## LETTRE DU MEXIQUE

---

HEROICA MATAMOROS.—UNE LUTTE FRATRICIDE.—L'INFLUENCE MORALE DE WASHINGTON EN FAVEUR DE LERDO.—L'AIGLE AUX PRISES AVEC UNE BUSE.—LA BUSE A LE DESSUS.—LE 2 NOVEMBRE DANS LES PAYS DU SUD.

Les journaux, en dehors du Mexique, semblent s'intéresser bien peu à la révolution mexicaine en voie de supplanter la présente administration par la force des armes. Le fait est qu'il n'y a aucun principe engagé dans la lutte actuelle. Le président Lerdo de Tejada est la franc-maçonnerie incarnée qui gouverne le Mexique à l'heure qu'il est. Porfirio Diaz, son concurrent, se donne comme le champion de la constitution de 1857, laquelle est un produit de la franc-maçonnerie, et bannit de la société toute influence religieuse et conservatrice. On voit qu'il n'y a pas lieu de s'émouvoir sur l'issue de la lutte, quelle qu'elle soit, du moins en ce qui regarde les chefs des deux partis. Toutes les villes sur le bord du Rio Grande sont au pouvoir de la révolution, à l'exception de Matamoros, qui soutient sa renommée (mexicaine) de *Heroica* en soutenant les assauts des *pronunciados* depuis trois mois. A l'encontre, il me semble, des autres nations, les Mexicains ne livrent bataille que la nuit. Ils ont encore ceci de particulier, c'est qu'ils font beaucoup de vacarme et bien peu de besogne. Nos oreilles commencent à se faire à la musique militaire, où le canon donne les notes de la basse. Cependant, une ces dernières nuits, le concert s'était tellement prolongé et avec une si belle ardeur,—tant de fois le boum boum des canons et le pif paf des fusils nous avaient éveillés,—que le lendemain nous consultions le journal avec une certaine anxiété. Les résultats du terrible assaut étaient rapportés en quatre lignes : beaucoup de poudre brûlée et un malheureux

âne étendu sur le carreau, frappé d'un boulet. Le pauvre animal était une bête utile, remarquait le journal : *but he kicked up to much dust for his personal safety.*

Voilà ce qu'on appelle ici une lutte fratricide. Si les Mexicains savent se ménager en guerre, dira-t-on, au moins ils n'épargnent pas la poudre ! Ils ont leur raison pour cela : c'est que ce sont les Américains qui la payent. Toutes les munitions de Matamoros sont tirées du fort Brown, à Brownsville. Les autorités américaines de la frontière ont reçu ordre de Washington d'appuyer Lerdo de leur influence *morale*, et on sait ce que cela veut dire.

Le drapeau mexicain est un tricolore, rouge, blanc et vert ; il porte une aigle aux ailes déployées sur la bande blanche. Les Américains paraissent jalouser un peu l'aigle mexicaine, tant modestement perchée qu'elle est sur une branche de nopale en fleurs, et ils l'appellent le *mexican buzzard*, par opposition à l'*american eagle*. En ces derniers temps, la buse et l'aigle en sont venus à une prise de bec à propos d'une prise de corps.

Un capitaine américain, J. J. Smith, de Brownsville, a été arrêté sur la place publique de Matamoros, et jeté en prison, sous prévention d'espionnage en faveur des *pronunciados*. Ça été le signal d'une grosse tempête dans les journaux. On s'est efforcé de faire comprendre aux autorités mexicaines toute la *folie* qu'il y avait pour eux d'oser porter la main sur un citoyen américain, "l'ami personnel de Grant," et cela à la barbe des forces américaines, représentées par la garnison de Brownsville et l'équipage de la canonnière, le *Rio Bravo*, ancrée en face de Matamoros. "Y pensez-vous, disaient les fiers républicains de Brownsville, si l'aigle américaine vous lançait une de ses foudres, votre buse, à l'instant terrassée, ne s'en relèverait jamais."

Les Mexicains firent la sourde oreille à toutes les menaces ; Smith resta en prison, et les munitions de guerre continuèrent de passer du fort Brown à Matamoros.

J'en exprimais dernièrement ma surprise à un officier du *Rio Bravo*. "Vous ne savez peut être pas, me dit-il, que Matamoros est dès aujourd'hui terre américaine. Un de mes amis a vu, à Washington, le traité qui nous cède toute la région de la *Sierra Madre*, c'est-à-dire, plus de la moitié du Mexique. En retour, nous appuyons la candidature de Lerdo pour un second terme de présidence."

La nouvelle ne surprend pas ici : mais il n'est pas probable que Lerdo se maintienne en charge. Diaz devra arriver à Mexico d'ici à deux mois. On annonce que Mejia, ex-ministre de la guerre, et Yglesias, président de la cour suprême, vont donner le concours

de leur influence au chef des *pronunciados*, et par là lui assurer le succès.

Dans tous les pays catholiques, le 2 Novembre rappelle aux *fidèles* la bonne et salutaire pensée de prier pour les morts. En Canada, le *jour des morts* se célèbre d'ordinaire sous un ciel gris ; le glas funèbre nous arrive sur les ailes de la rafale qui jette à la tombe de nos parents les dernières feuilles d'automne : c'est un jour lugubre qui nous porte aux réflexions sérieuses. Le 2 Novembre est tout différent dans les pays du Sud. Le soleil étincelle dans un ciel bleu profond ; les arbres ont leur verdure, les parterres sont fleuris. C'est encore l'été avec une brise attiédie. Le jour des morts est religieusement observé, mais avec un caractère particulier, en rapport avec les mœurs et le climat exceptionnel du pays. C'est une fête, une véritable fête, avec un cachet de recueillement et de gravité qui n'est pourtant pas la tristesse : comment être triste sous un ciel si riant ? La fête commence à l'église et se termine au cimetière. La population tout entière s'y transporte ce jour-là : c'est une allée et venue ininterrompue du matin à la nuit. Tout se passe dans un ordre parfait ; il n'y a pas de bruit, pas de causeries. Le spectacle du cimetière en ce jour a quelque chose d'attendrissant qui fait du bien à l'âme. Le gazon est fraîchement rasé ; chaque tombe est ornée de couronnes, de guirlandes ou de simples bouquets de fleurs. Ici et là, on voit des cierges brûler au milieu des fleurs. Pas un seul monument qui ne soit en ordre, la plus modeste croix en bois brut a sa couronne. Les familles sont dispersées par groupes près des tombes de leurs parents ; quelques-unes semblent prier avec émotion, mais personne ne se hâte de quitter le coin de terre qu'il vient d'embellir, par respect pour ceux dont il contient les restes.

\* \* \*

## CHRONIQUE PARISIENNE

---

En termes de ponts et chaussées, les meilleures digues sont celles qui *flottent*, les vagues de la mer. Ce sont des glacis en plan incliné qui, au lieu de rompre brusquement le flot qui les émiette, ralentissent par degrés sa poussée et la réduisent sans la violenter. Excellent procédé ! alors même que la vague à contenir est celle des passions humaines.

Plus ameutées et plus furieuses, plus aveugles et plus sourdes que les lames de l'Océan, il y a bon temps déjà que celles-ci ont rompu leurs digues. Aujourd'hui, c'est la marée montante de tous les appétits, l'effort suprême de toutes les ambitions, le déchaînement de toutes les convoitises. C'est la *nouvelle couche sociale* s'appêtant à couvrir les hauteurs : c'est la fange pesant sur les eaux et se substituant à leurs surfaces transparentes..... Et nulle part, cet élan n'est plus prononcé que dans les villes et leurs faubourgs, c'est-à-dire dans la jeunesse ouvrière.

Ce que l'Eglise a fait pour conjurer ce mal ne se résumerait facilement ni dans un article, ni même dans un livre. On sait que lorsque les filets de St. Pierre se rompent, l'Eglise ne se borne pas à les raccommoier. De nouveaux moyens ou, comme nous le disons aujourd'hui, de nouvelles *œuvres* surgissent : le mal est étudié, puis approché, puis circonscrit : ces assiégeants fongueux sont eux-mêmes enveloppés de toutes parts ; et la vague épanchée mollement sur la digue imprévue qui la contient, vient mourir au pied du mur qu'elle comptait abattre.

Je voudrais vous faire connaître aujourd'hui l'une de ces œuvres, par où nos ennemis deviennent nos recrues, l'une de ces œuvres ingénieuses, où nous faisons des prisonniers qui veulent embrasser le drapeau. Je choisis l'œuvre des Cercles-Ouvriers catholiques.

Certes! s'il y a quelque chose de triste et de désolant en ce monde, c'est la ruine d'une chose jeune. Mais quand cette chose est l'avenir lui-même dans son genre, quand elle représente les forces vives d'un peuple en marche, et la préparation, et les éléments, et la suite de son histoire, le cœur se navre de la voir périr. Telle la jeunesse des villes françaises depuis un demi-siècle, ou, pour mieux dire, depuis la Révolution.

Il est bien loin de nous, en effet, le temps où, selon l'expression d'un auteur, la jeunesse n'était qu'un beau chagrin dans une belle prairie..... Maintenant, plus émancipée et plus précoce, elle représente surtout des forces, mais des forces sauvages et qui s'annulent les unes les autres comme des chevaux mal attelés.

Songez, qu'aujourd'hui, tout ouvrier émigre, qu'il quitte au moins pour un temps sa famille, et que dans la ville populeuse où ce nouveau venu s'installe, son cœur est seul. Là, il se perfectionne au point de vue technique, mais qu'il se détériore souvent au point de vue moral! Paris surtout est une grande meule qui aiguise, mais qui use encore plus. Les sabres et les couteaux les mieux trempés s'y affilent comme des canifs, mais en regardant bien, on voit qu'ils n'ont plus que le dos..... L'ouvrier sort de là épuisé, compromis, vermoulu, sachant parler mais ne sachant plus agir, et bientôt ne sachant plus vivre. Car il a gaspillé en quelque temps son avenir et écoulé tout son fonds de ressources.

Ce fut pour défendre l'ouvrier de ces excès et le sauvegarder pour ainsi dire contre lui-même, que l'on organisa d'abord à Paris l'œuvre des Patronages.

De zélés ecclésiastiques s'associèrent dans ce but certains laïques riches, bienfaisants et d'une situation indépendante, et après avoir acquis quelques immeubles avec cours, murs de clôture et salles de jeux, ils s'occupèrent d'y rassembler chaque dimanche un certain nombre de pauvres apprentis. Les premiers accueillis amenèrent leurs camarades, qui se constituèrent en véritable association, avec président, secrétaire, trésorier, conseil administratif et caisse d'épargne. Chaque dimanche, il y eut là une sorte de réunion de famille, commençant par le service divin et se poursuivant par des lectures, des conversations, des jeux animés, toujours relevés de l'agréable commerce des jeunes membres-fondateurs, qui, oubliant leurs salons luxueux et leurs fastueuses soirées, pressaient la main calleuse du jeune apprenti, se faisaient raconter ses projets, ses craintes, ses peines, ses joies, remplissaient en un mot, à force d'humble et séduisante abnégation, leurs véritables fonctions de *classe dirigeante*.

Pour comprendre le bien qu'ont fait les Patronages parisiens, il

ne suffit pas de penser aux pauvres petits provinciaux émigrés auxquels ils ont constitué un centre d'attraction et rendu presque une famille. Il faut envisager aussi ce type d'originalité quasi séculaire qu'on a appelé le gamin de Paris.

Imaginez un enfant qui rit de tout, qui sait tout—et quelques autres choses encore—et qui, précoce à 12 ans comme d'autres ne le sont pas à 20, met sans-cesse les pieds dans le plat, comme on dit, et parle pertinemment, souvent insolemment, de ce que se chuchotent gravement entre elles les grandes personnes. Indépendance indomptée, noble cœur, mauvaise tête, malice sans fiel, jeunesse éblouissante et ébouriffée, tous les instincts les plus généreux avec l'extérieur le plus pervers, le regard le plus fin, la vanité la plus charmante, riant aux éclats si vous l'appellez polisson, mais vous recevant à grands coups de poing, si vous l'appellez laquais ; tel est le gamin de Paris.

Sachez que personne, même les rois, même les dictateurs, même les préfets de police, n'ont pu trouver un moyen de dominer et de réfréner cet indomptable petit bonhomme : qu'il monte dans tous les bateaux des blanchisseuses sans peur du battoir, qu'il pêche à la barbe des sergents et que pas un goujon ne se prend sans sa permission immédiate, qu'il s'en va tout nu, malgré le gendarme, à la saison des bains, et qu'il se promène ainsi les mains derrière le dos, à la façon de Napoléon le Grand, sur toutes les îles de la Seine.....

Un jour pourtant ce vilain caniche des rues s'est laissé débarbouiller, et sa mère apprend avec stupeur qu'il a contracté ce qui semblait devoir lui être à jamais incompatible : une bonne habitude. Il est entré au Patronage, il y a trouvé un directeur, s'y est créé des amis, s'y est donné du travail et un patron ; et ce moineau-franc, cet aimable et effronté coquin est en train de devenir un garçon raisonnable. Il pioche et apprend son métier pendant six jours, fait toilette et prie Dieu le dimanche ; il a des vues d'avenir ; encore un peu, et comme il le dit dans son naïf et pratique langage, il s'établira.

Mais le Patronage ne suit pas d'assez près et assez loin l'apprenti devenu ouvrier. De là la pensée d'instituer des Cercles.

Si l'on parle chez vous, comme je n'en doute pas, le dialecte parisien de l'an de grâce 1876, vous savez déjà à merveille ce que c'est qu'un Cercle, et que, comme la muscade du poète, on en a mis partout. Cercle de turfistes et d'élégants selon la formule, comme le Jockey-club : cercle des patineurs en toute saison, comme au Skating-club : cercle des Beaux-Arts : cercle agricole : cercle des Chemins de Fer : cercle du Commerce, etc., etc., il semble que trois-

personnes ne puissent se rencontrer le cigare à la bouche, un livre ou des cartes à la main, sans tracer immédiatement au dessus d'elles une ligne idéale et circonférente, dont le but de la réunion est le centre, en un mot, sans se constituer en cercles : nobles, bourgeois et ouvriers.

Il appartenait à l'Eglise catholique, ou du moins à quelques-uns de ses plus fervents adeptes, de prendre, en ce qui concerne ces derniers une première et généreuse initiative. Depuis les confréries et les corporations du moyen-âge, nous avons eu l'odieux plagiat des sociétés secrètes : franc-maçonnerie, carbonarisme, internationale, et aussi les ridicules affiliations du compagnonnage, qui tomba rapidement, non pas faute d'utilité, mais faute de principes. Une pieuse ligue de jeunes officiers catholiques nous donna le véritable Cercle-ouvrier.

Ils avaient été frappés de l'indiscipline croissante de l'ouvrier des villes enrôlé, de sa dépravation précoce, de son scepticisme contagieux. Ils avaient entendu les sourdes rumeurs du faubourg, vu les flammes de l'incendie de Paris et glissé dans le sang de ses criminelles barricades. En mettant en regard le mouvement industriel de la seconde moitié de ce siècle et l'émigration proportionnée de l'ouvrier des campagnes dans les villes, ils s'écrièrent : si l'ouvrier n'est pas ramené à Dieu, c'en est fait de la société, c'en est fait de la France !

Ce fut sans doute en proférant ce cri et en commentant devant quelques-uns de ses compagnons ces patriotiques alarmes, que M. le comte de Mun entrevit sa vocation et se trouva à lui-même, comme disait le premier conférencier de Notre-Dame, des accents qui l'étonnaient et qu'il ne connaissait pas.

Toujours est-il qu'on vit ce jeune et brillant officier de cavalerie résigner ses épaulettes pour vaquer plus librement aux soins de l'œuvre désormais créée et viable des Cercles catholiques. Membre de cette famille privilégiée que les *Récits d'une Mère* venaient de faire connaître à tous les lettrés de France, fils de cette aimable Eugénie de la Ferronnays, dont on ne raconte point la vie sans émotion, dont on ne lit point la mort sans larmes, M. le comte de Mun, quand on le considère de plus avec son rare talent d'orateur et d'administrateur, les persécutions dont il a déjà été l'objet, l'éclatant triomphe de sa triple élection en Morbihan et ses débuts à la tribune de Versailles, apparaît facilement comme un homme prédestiné.

Mais où il faut le voir, c'est au milieu de son œuvre, c'est au sein de ces sociétés ouvrières dont il semble posséder l'âme et prendre la voix, alors que parcourant la France, il est reçu comme

un messie dans un de ces Cercles provinciaux, qui rivalisent déjà admirablement avec ceux de la capitale. Chaleur communicative, entrain, franchise, onction, poésie, enthousiasme, simplicité : il y a dans cette parole éminemment populaire non-seulement tout ce qui attire, mais tout ce qui retient. C'est la semence qui ne tombe jamais en vain ; c'est la pensée appelant immédiatement et infailliblement les actes. Et si ces actes n'étaient pas sous nos yeux et ne parlaient pas assez haut par eux-mêmes, nous n'aurions pour les apprécier comme ils le méritent qu'à écouter les cris de rage qu'ils arrachent à la Révolution.

J'ai mieux aimé toutefois les étudier *de visu* et de toutes pièces, et c'est dans ce but que j'ai visité, il y a quinze jours, un Cercle-ouvrier.

La ville a 40,000 âmes. Sur le versant d'un des plateaux qui la domine, le front de sa chapelle dans les nues et le pignon de son hôtellerie dans les eaux, s'étend le local de l'œuvre. C'est une situation splendide, moins belle toutefois par elle-même que par le parti qu'on en a tiré.

Nous entrons dans un long vestibule, où le concierge, quittant sa besogne, — car c'est un jour ouvrable, — apparaît avec un troussseau de clefs. Plusieurs guichets s'ouvrent sur ce vestibule, celui des jetons de présence, celui des renseignements, celui de la caisse d'épargne, etc. Nous débouchons dans une petite cour formée par quatre corps de bâtiments composant l'hôtellerie. C'est là qu'on accueille le pauvre ouvrier étranger recommandé par un autre Cercle, et qu'on le loge, jusqu'à ce qu'il ait trouvé du travail. Inutile d'ajouter que, pour se faire admettre dans les bons ateliers, il y trouvera non-seulement les meilleurs renseignements, mais les meilleures recommandations.

Toujours au rez-de-chaussée, voici la salle du conseil. Le président, les assesseurs, les conseillers, les secrétaires, le trésorier, le bibliothécaire, le sacristain, y ont des séances périodiques. On y discute les admissions, on y décide les dépenses, on y équilibre le budget de la société ; et toutes ces opérations sont consignées en procès-verbaux, délibérations et mémoires, qui passeront à titre de documents profitables à une autre génération.

Un escalier taillé dans le roc vif nous conduit à une autre cour plus vaste bornée au midi par un nouveau corps de bâtiment. Ces jets d'eau, ces bancs ombragés, ces massifs de fleurs et de verdure vous préparent à entrer dans un des sanctuaires de l'œuvre : la bibliothèque.

S'il y a de bons livres sous ces armoires vitrées et luisantes, je n'ai pas besoin de vous le dire : ce dont il faut louer le directeur,

c'est qu'il a choisi parmi les bons livres, ceux qui sont excellents au point de vue ouvrier. Il y a joint tout un musée d'objets curieux qui se grossit tous les jours, des collections, des cartes, des tableaux synoptiques sur l'histoire de France, le gouvernement de l'Eglise, les beaux-arts et les sciences naturelles. Regarder, a-t-on dit, est une façon de posséder ; et, Dieu soit béni ! la pauvreté a des yeux, comme la richesse.

On reprend l'escalier toujours taillé dans le rocher, et voici se déroulant devant nous, une plus vaste plateforme sur laquelle s'ouvre la grande salle de jeu. J'y ai compté 10 billards et une riche collection de tous les jeux d'adresse. La cour est piétinée par les joueurs de boule, les gymnastes, les coureurs, les amateurs de balle. Il y a des lances hydrauliques pour abattre la poussière en été, et pour préparer aux patineurs en hiver un brillant parquet de glace. Les uns sont au tremplin, les autres aux mâts de cocagne : ceux-ci se promènent, ceux-là jouent, ces autres mangent ou boivent dans un *buffet* installé à cet effet, et comme le silence n'est pas français, du haut en bas du cercle aux heures de récréation, éclatent les plus vives causeries.

Nous arrivons à un autre étage, c'est-à-dire à une autre terrasse plus étendue encore et diversement aménagée. Voici la chapelle d'un côté ; et de l'autre côté voici le théâtre.

Inutile de vous dire que celui-ci n'est qu'une salle de soirées dramatiques et musicales où les chefs-d'œuvre de Dumas et d'Offenbach n'ont rien à voir, quoique ce soit d'ailleurs un vrai théâtre *machiné* avec le plus grand soin et pourvu d'une grande variété de décors et de costumes. N'oublions pas que le cercle a son corps de musique médaillé et couronné à plusieurs concours et qui fait le charme de toutes les solennités religieuses de la ville. Le dimanche et quelques soirées sur la semaine sont employés aux répétitions où règne toujours le plus parfait entrain. Car les heures sont courtes quand le plaisir est long, et comme l'a dit un spirituel *dilettante*, la musique, c'est le temps mis en morceaux.

L'évêque, le préfet, l'état-major, les fonctionnaires ne dédaignent pas d'assister aux soirées dramatiques et musicales du cercle, et les esprits les plus mal disposés en faveur de l'œuvre, commencent bientôt à en prendre leur petite part de fierté, quand ils l'entendent louer par les étrangers ou même par les indigènes.

Il n'est que temps que je parle de l'âme de tant de belles choses, du directeur qui circule à travers tous ces groupes animés, après les avoir réunis deux ou trois fois au pied des autels et se les être associés dans les pompeuses et touchantes fonctions du culte catholique. Vous le trouverez de préférence avec tel pauvre garçon qui

a besoin d'une charité d'un avertissement ou d'un conseil, auprès de tel apprenti qui n'a pas d'ouvrage pour demain, de tel ouvrier qui vient de perdre sa mère ou qui a le malheur d'avoir des parents irrégieux, bref auprès de tous ceux qui ont quelque peine au milieu de toute cette joie.

Il leur parle avec bonté toujours, avec animation parfois ; et vous ne pouvez voir sans émotion ces chers visages d'enfants dont la tristesse toute neuve n'a pas encore recouvert la trace de gaietés mal effacées et qui, sous un regard limpide, laissent voir leur belle âme épanouie, comme une fleur sous la transparence des eaux. Et vous ne sortez point de là, sans envier le sort de ces jeunes âmes qui sourient au présent entre deux oublis : celui du passé qui n'a guère pour eux ni regrets ni remords : celui de l'avenir pour lequel ils n'ont ni prévisions ni craintes.

TH. B.

Paris, novembre 1876.

---

## CHRONIQUE DU MOIS

---

L'événement le plus saillant du mois a été l'ouverture du parlement provincial par l'honorable juge-en-chef Dorion, qui a été nommé administrateur pendant la maladie de Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur Caron.

Le discours du trône constate l'état satisfaisant où se trouve la province de Québec. Il félicite les ministres du succès de l'emprunt contracté en Angleterre, ce qui assure la construction de la grande voie ferrée, appelée le chemin de fer Québec, Montréal, Ottawa et Occidental. Il fait voir que des subsides seront accordés pendant cette session aux lignes de chemin de fer du Sud, en proportion des moyens dont peut disposer le trésor de la province. Cette nouvelle ne peut manquer d'être très-agréable aux populations de la rive sud, qui semblaient voir avec chagrin notre gouvernement s'occuper davantage de l'achèvement du chemin de fer du Nord, et qui se croyaient délaissées. Nous n'avons pas le moindre doute que cette mesure ralliera au ministère bon nombre de députés, dont le zèle paraissait pour le moins grandement refroidi depuis la dernière session. Le discours contient aussi une appréciation flatteuse de la politique suivie par notre gouvernement à l'égard du repatriement. Il montre que depuis deux ans grand nombre de nos compatriotes sont venus des Etats-Unis s'établir dans les cantons mis en réserve pour eux dans une des parties les plus fertiles du pays. Les défrichements y sont déjà considérables, et ce qui est mieux encore, les nouveaux colons sont enchantés du changement de leur position.

Il est à espérer que le mouvement ne s'arrêtera pas là et que le nombre, hélas trop considérable, de canadiens qui habitent au-delà des lignes diminuera de plus en plus. Il est à peu près inutile de faire remarquer que c'est le devoir de nos gouvernements de favoriser le repatriement par tous les moyens possibles. Qui ne voit, combien notre population est peu considérable, eu égard aux vastes territoires que nous possédons. On essaie d'y remédier, en enga-

geant, à grands frais, les habitants de l'autre côté de l'océan à venir se fixer au milieu de nous. Cependant il faut l'avouer, ces mesures ont été loin, jusqu'ici, de produire les résultats qu'on en attendait. La plupart des émigrants se plaignent de ce qu'on les a trompés, ils sont effrayés de nos hivers rigoureux, et ils laissent le Canada pour se diriger vers l'ouest, avant même d'avoir pu juger des ressources du pays. N'est-il pas plus logique de chercher à ramener ici les canadiens qui tiennent encore par tant de liens à leur ancienne patrie, qui sont habitués à notre climat et qui peuvent plus facilement apprécier les avantages que l'on y trouve.

M. Louis Beaubien, député d'Hochelega a été nommé orateur de la Chambre d'Assemblée, à la suite de la résignation de l'honorable M. Fortin. Tout en regrettant la retraite de ce dernier, nous croyons que la chambre ne pouvait faire un choix plus judicieux. Nul plus que M. Beaubien n'avait de titre à ce poste. Sa longue expérience parlementaire, son impartialité et son tact parfait le désignaient d'avance au choix de ses collègues. Cette nomination a dû être bien vue par la classe agricole dont le nouvel orateur est l'un des avocats les plus zélés et les plus éclairés.

Les débats parlementaires n'ont encore rien offert de remarquable. L'adresse en réponse au discours du trône a été votée à l'unanimité. L'opposition s'est montrée tout-à-fait débonnaire. Il y a lieu de croire toutefois que la session entière ne se passera pas d'une façon aussi paisible, et que nous aurons à noter quelques passes d'armes entre les partisans du ministère et la loyale opposition de Sa Majesté.

Nous avons à enregistrer la mort de deux honorables conseillers législatifs, l'hon. M. Louis Richard et l'hon. M. Fraser de Berry. M. Richard était l'un des premiers pionniers des cantons de l'Est, et avait pris une large part au développement de cette partie aujourd'hui si florissante de la province de Québec. L'hon. M. Fraser de Berry est décédé presque subitement. Quoiqu'il se sentit faible depuis quelque temps, il avait voulu se rendre à l'ouverture des chambres, et l'on peut dire qu'il est mort sur la brèche. Lundi, le 13 du courant, se sentant mourir, il fit des adieux touchants dans la salle du conseil à ses collègues, en leur disant qu'il ne les reverrait plus. En effet, il n'eut que le temps de se rendre à sa résidence, où il expira quelques heures après son arrivée. Quel que soit le jugement que l'on porte sur la carrière politique de l'hon. M. Fraser, tout le monde reconnaîtra en lui un des types les plus rares de l'ancienne courtoisie française, et sa perte sera vivement ressentie par tous ceux qui ont pu apprécier les précieuses qualités de son cœur.

La Chambre des Communes vient de perdre aussi l'un de ses membres les plus distingués, l'honorable John Hylliard Cameron. Il était l'un des plus anciens députés, étant entré au Parlement en 1846, en même temps que Sir John A. Macdonald et l'hon. M. Cauchon. M. Cameron s'est plus illustré au barreau que dans la politique. Il passait à juste titre comme l'un des avocats les plus savants du Haut-Canada. Il appartenait au parti conservateur.

L'élection du nouveau ministre, M. Laflamme, qui remplace l'hon. M. Geoffrion, comme Receveur du Revenu de l'Intérieur, préoccupe actuellement l'attention publique. La présentation des candidats a eu lieu le 21 et la votation se fera le 28. L'adversaire de M. Laflamme est M. Girouard, avocat de Montréal. La lutte promet d'être l'une des plus vives et des plus intéressantes que l'on ait vue depuis longtemps. Des deux côtés, on déploie une grande activité, et chaque parti se montre à peu près certain du succès.

La condition financière ne semble guère améliorée. Les plaintes sur la dureté des temps continuent à s'accroître. Le commerce est languissant et les produits agricoles ont considérablement baissé en valeur. Les habitants des villes pourraient peut-être se féliciter du bas prix des denrées et autres produits alimentaires, mais lorsque l'on considère la question à son véritable point de vue, on s'aperçoit facilement que cet état de choses indique une pénurie générale et un manque de débouché pour nos produits qui encombrant les marchés. Ce qui indique la prospérité ce n'est précisément la facilité de vivre à bon marché, mais c'est la faculté de pouvoir aisément échanger avec profit des deux côtés. Les cultivateurs ont beau avoir de belles récoltes, s'ils ne trouvent pas à les écouler, où est l'avantage? D'un autre côté, les vivres sont à bas prix, mais l'argent manque aux classes ouvrières pour les acheter. Dans les temps prospères, au contraire, lorsque l'argent est commun, il est facile à tous de se procurer les objets de première nécessité même à des prix plus élevés. Ainsi il ne faudrait pas s'arrêter à ces apparences factices pour juger de la situation véritable du pays. Les affaires de la campagne pourraient être comparativement bonnes, vu la moisson abondante, que la condition générale restât la même parce que le numéraire continue à être très rare et que les capitalistes se montrent excessivement circonspects dans leurs opérations. Pour résumer, cette année ne verra pas encore s'améliorer d'une manière sensible la situation commerciale et financière du Canada, et la crise aura porté des coups plus durables et plus désastreux que l'on se l'imaginait d'abord.

Le bruit d'une invasion féniennne a pendant quelques jours pré-

occupé assez vivement l'attention publique. Déjà l'on voyait se dessiner à l'horizon la sombre silhouette de ces envahisseurs, qui, jusqu'ici, ont réussi plutôt à faire faire des dépenses de préparatifs à notre département militaire, qu'à organiser une véritable invasion. Toutefois, les autorités d'Ottawa ont cru devoir vérifier la véracité de ces rumeurs, et tout le monde a été heureux d'apprendre qu'il n'y avait pas l'ombre d'appréhension de ce côté. Il paraîtrait que ces bruits de guerre ne sont rien moins qu'un stratagème mis à profit par les chefs féniens qui, par ce moyen, réussissent à mettre à flot leur trésor, en exploitant sans scrupule la bonne foi des enfants de la Verte Erin.

\* \* \*

Les élections présidentielles ont eu lieu le 7 du courant chez nos voisins d'Amérique.

La lutte a été d'une vivacité sans exemple peut-être dans les annales de la République américaine. Après le jour d'élection, tout le monde reconnaissait que M Tilden était élu, même les organes les plus accrédités du parti républicain. Depuis, les chances se sont à peu près égalisées, et l'on demeure dans un doute qui ne se dissipera qu'au jour où les bulletins seront officiellement comptés par le *Returning Board*. Jusqu'ici, dix-sept états donnent à Tilden une majorité de 184 votes dans le collège électoral ; dix-huit autres en donnent 166 à Hayes. Dix-neuf votes restent douteux ; ce sont ceux de la Louisiane, de la Floride et de la Caroline du Sud que les deux partis réclament. Comme il ne manque plus à Tilden qu'une seule voix pour être élu, nous pouvons regarder son élection comme certaine ; en effet, à moins que les chiffres du scrutin ne soient falsifiés, il est impossible que les démocrates perdent ces trois états. Le vote populaire s'est vivement accentué en faveur de Tilden, car, en comptant les votes certains, nous arrivons à la majorité écrasante de 269,000. La majorité démocrate à la chambre des représentants de Washington sera d'environ vingt-cinq voix. Le délai inexplicable apporté au résultat final de l'élection du 7 novembre, force les esprits sérieux à se demander ce qu'est devenue la constitution du pays.

En constatant les faits lamentables qui se sont passés dernièrement dans la Caroline du Sud, la Floride et la Louisiane, et l'intimidation que le gouvernement y a pratiquée, l'*Echo des Deux Mondes* fait les réflexions suivantes :

“ Nous le demandons avec douleur : où est l'esprit de Washington ; où est l'esprit de ses vaillants compagnons d'armes ; où est

l'esprit des 13 Etats qui ont fondé l'indépendance ? L'Angleterre, avec toutes ses injustices, a-t-elle jamais infligé au peuple américain un affront plus sanglant ? Certes nous sommes loin de vouloir pousser un cri de guerre dans un journal qui parle au nom d'une religion de paix et de pardon, mais nous ne pouvons oublier que cette même religion est une religion de justice, et nous disons franchement à l'auteur évident de tant de prévarications : Prenez garde de réveiller brutalement un patriotisme qui n'est qu'assoupi ; Samuel J. Tilden a pour lui deux fois plus de voix que l'homme que vous voulez asseoir de force sur le siège présidentiel. Vous osez dire que l'armée et la marine de la République seront mises en campagne pour vous aider à la trahir, prenez garde : vos partisans même, quand l'heure viendra de la réprobation nationale, se lèveront contre vous, et passeront au camp des vrais amis de la patrie ! Arrêtez-vous pendant qu'il en est temps encore ; ne ternissez pas à jamais un nom qui aurait pu briller à côté de ceux des plus grands hommes de l'Union. Il est grand pour un parti d'atteindre le faite des dignités publiques ; il est plus grand encore de savoir en descendre quand le peuple a parlé !”

L'exposition du centenaire a été fermée au commencement de ce mois.

En somme, les Etats-Unis ont bien fait les choses et se sont montrés dignes de marcher à côté des premières nations européennes. L'entreprise n'a pas été lucrative, mais on se rappellera que l'exposition de Paris s'est soldée par un déficit de douze cents millions de francs. Dans tous les cas, le vrai succès d'une exposition ne s'apprécie pas d'après le chiffre des recettes.

Les Etats-Unis, en donnant la première exposition universelle sur le continent de l'Amérique, ont fait preuve d'un véritable esprit d'entreprise et de progrès dont il faut leur tenir compte.

\* \* \*

La question d'Orient a fait un pas vers sa solution. Un armistice de plusieurs mois a été conclu, en attendant le résultat de la conférence qui doit se tenir au commencement du mois prochain. Le gouvernement turc n'a accédé aux propositions des puissances qu'avec la plus grande répugnance. A part l'Angleterre et la Russie, les autres nations de l'Europe paraissent assez peu préoccupées de l'issue de la lutte. Tout en envoyant des délégués à la conférence, ces deux puissances poursuivent des armements formidables. La Turquie de son côté se prépare de plus en plus à la guerre et appelle ses réserves sous les drapeaux. On dirait que tous les inté-

ressés ont si peu de confiance dans le succès de la conférence qu'ils prévoient que, tôt ou tard, il faudra régler cette interminable question sur le champ de bataille. En effet, si l'on considère avec quelle difficulté, on a pu amener la Porte à consentir à cette conférence, on peut douter qu'elle veuille accorder toutes les réformes que la Russie se propose d'introduire dans les provinces de l'empire turc. Le fanatisme musulman est trop profondément ancré au cœur des gouvernants et des sujets, pour que l'on puisse attendre une véritable amélioration, pour les populations chrétiennes.

Quoiqu'il arrive, l'Angleterre paraît prête à soutenir la Turquie jusqu'à la fin, ainsi qu'on en peut juger par le discours que M. Disraeli prononçait dernièrement à Londres. Nous en citons la conclusion ci-après :

“ Nous n'avons rien à gagner à la guerre. Nous ne convoitons aucune ville ni aucune province. Notre plus grand orgueil est que l'empire britannique repose autant sur la sympathie que sur la force. Mais si une lutte surgissait, on doit se rappeler qu'il n'y a pas de pays aussi préparé à la guerre que l'Angleterre, parce qu'il n'en est aucun dont les ressources soient aussi grandes dans une cause juste ;\* et j'ai la confiance que l'Angleterre ne s'embarquera jamais dans la guerre excepté dans une telle cause—une cause qui concerne sa liberté ou son empire. L'Angleterre n'est pas un pays qui aura à s'assurer s'il faut entrer dans une seconde ou troisième campagne. Si elle commence, elle ira jusqu'au bout.”

Le lendemain, l'empereur de Russie relevait le gant et ripostait en ces termes, en répondant à une adresse présentée par les citoyens de Moscou :

“ Mon plus ardent désir est que nous arrivions à une entente générale ; si toutefois cette entente ne peut se faire, et si je vois que nous ne pouvons obtenir les garanties nécessaires pour mener à bien ce que nous avons l'intention de demander à la Porte, je suis fermement résolu à agir indépendamment. Je suis convaincu que toute la Russie répondra à mon appel, si je juge cela nécessaire et si l'honneur de la Russie l'exige. Moscou sera la première à donner l'exemple. Que Dieu nous aide à remplir cette mission sacrée ! ”

Ainsi, sans être prophète, on peut s'attendre à une rupture prochaine, à moins que la Turquie ne montre une extrême docilité, ou que la Russie n'adoucisse l'âpreté de ses conditions.